

Camilo Castelo Branco

Cœur, tête, estomac

Traduction de René Biberfeld

Ma plume a toujours été ambitieuse ;
orgueilleuse et pauvre elle exige un plus
vaste argument.

Almeida Garrett
Voyages dans mon pays



AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

pour la 2e édition

En feuilletant récemment les manuscrits de Silvestre da Silva, j'ai trouvé quelques pages qui méritent d'être intercalées dans cette deuxième édition de ses mémoires.

La sympathie posthume qu'a engrangée mon défunt ami dans la république des lettres et des petits maîtres m'impose le devoir, sans égard pour les portes de l'immortalité, de bousculer toutes les idées que l'on se fait à son sujet.

Mon ami Antonio Augusto Teixeira de Vasconcelos a jugé que Silvestre abusait parfois d'euphémismes. C'est également mon avis. Laissons donc au défunt la responsabilité de ses écrits, et nourrissons l'espoir qu'il survivra à l'auteur de Fany, un livre si vénéré par les familles !

C'est le moment de dire como Lope de Vega, dans le *Nouvel Art de Composer des Comédies* :

Je maintiens enfin ce que j'ai écrit et je sais
Qu'eussé-je mieux fait de les composer d'une autre façon,
Elles n'auraient pas eu la saveur qu'elles ont eue,
Parce ce que parfois ce qui contrevient aux règles
Pour cette raison même enchante le goût.

*

PRÉAMBULE

— Mon cher Faustino Xavier de Novais, vous avez parfaitement connu notre ami, le fameux Silvestre da Silva.

— Si je l'ai connu ! ... Comment va-t-il ?

— Il va bien. Il est enterré depuis six mois.

— Il est mort ? !

— Il n'est pas mort, mon cher Novais. Un philosophe ne doit pas admettre le vocable mort dans son vocabulaire, sauf par convention. Ce qui se produit, c'est une métamorphose, une transformation, un changement de constitution. Demande au très savant poète José Feliciano de Castilho, ce que devient la matière. Il te dira sur toi ce qu'a dit Ovide, un particulier qui n'était pas plus matériel que toi et notre ami Silvestre da Silva. "Où s'arrête – demande le sage – le cadavre Ovide ?" Tout cela connaît un sort mystérieux, comme Adam, comme Noé, comme Romulus, comme nos pères, comme nous, comme nos enfants qui roulent par les océans, flottent dans les airs, coulent des sources, suivent le cours des rivières, s'agrègent aux pierres, s'enfouissent dans les mines, se mêlent aux sols, verdoient parmi les herbes, rient dans les parterres de fleurs, embaument les fruits, chantent dans les bois, rugissent dans les forêts, débordent des volcans, etc. C'est à

mon avis exact, et surtout cela console. Notre ami Silvestre da Silva, à cette heure, se trouve éparpillé en particules. On le trouve ici dans la gorge d'un rossignol, il est ailleurs le pétale d'une tulipe, ailleurs encore, il se confond avec le coeur d'une laitue ; il se peut même que je sois en train de le boire dans ce verre d'eau que j'ai à côté de moi, et que tu le rencontres dans les brousses de l'Amérique, un jour, sous la forme de ce crotale qui s'apprête à te manger, mon cher Faustino.

Ce que je t'affirme, c'est qu'il a cessé d'être Silvestre da Silva, il y a six mois, bien que ses parents s'obstinent à déposer sur le sol où ils l'ont couché une dalle avec ce mensonge : "Ci-gît Silvestre da Silva."

Eh bien, c'est vrai.

Notre ami a commencé à se plaindre, il doit y avoir un an, de son absence d'appétit et de la paresse de son estomac. C'est allé de mal en pis. Il s'est douté qu'il entamait une autre métamorphose, et mit de l'ordre dans les affaires de son âme avec l'éternité. Pour ses affaires terrestres, il n'a prévu aucune donation, parce il y avait déjà ses créanciers, ses héritiers présomptifs, quoique certains d'entre eux eussent refusé l'héritage sous bénéfice d'inventaire, déplorant qu'au Portugal la prison pour dettes ne figurât pas dans la loi : il semble qu'ils furent irrités en constatant que le cadavre insolvable ne pouvait être appréhendé. Je te réserve ailleurs des renseignements plus confidentiels sur cette catastrophe.

J'ai hérité de ses papiers. Certains créanciers ont voulu me les disputer, croyant que c'étaient des reconnaissances de dettes. Je leur ai laissé entendre que c'étaient des bouts de romans ; et renonçant à en prendre possession, ils ont dit que de telles billevesées méritaient le nom de paperasse, et non de papier.

J'ai accepté le nuance que j'ai jugée nécessaire, et me suis retiré avec la paperasse, bien résolu à la faire imprimer, et à honorer, avec les bénéfices, la parole de notre défunt ami, en remboursant les créanciers. J'ai fait un calcul approximatif qui m'encourage à donner aux créanciers de Silvestre da Silva l'assurance qu'ils recouvreront la totalité des sommes avancées, après la dixième édition de ce roman.

Voici une démarche qui doit être extrêmement agréable aux molécules dispersées de notre ami. J'attends que Silvestre vienne encore me remercier du culte que je rends ainsi à sa mémoire, devenue arôme de fleur, fil cristallin d'une fontaine, ou bien Ambroisie de vin de Porto, une métamorphose on ne peut plus honorable, mais à peine étonnante de sa part, saturé qu'il a été de bon vin en ce monde. Je suis convaincu pour ma part que notre ami est à présent une treille feuillue.

Venons-en à la paperasse, comme ils disent.

J'ai sous les yeux à peine séchés de mes regrets trois volumes de la main de Silvestre.

Le premier, sur la feuille qui tient lieu de couverture, contient une inscription en lettres minuscules : *Le Coeur*.

Le second, moins épais, parle de *La Tête*.

Le titre du dernier, et du plus volumineux, c'est *L'Estomac*.

Aucun d'entre eux ne donne de date ; mais ceux qui connaissent aussi intimement que moi l'individu, pourront, sans se tromper beaucoup dans la chronologie, dater les trois manuscrits.

Le Coeur règne de 1844 à 1854. C'est durant ces dix ans que nous avons vu Silvestre se conduire vraiment n'importe comment.

En 1855, nous avons noté la transfiguration de notre ami, qui s'est poursuivie jusqu'à 1860, époque à laquelle tu avais renoncé au Patrimoine

acquis dans l'estime de de tes compatriotes pour les lentilles du Nouveau Monde. Tu n'as donc pas vu la transition dont notre homme a été le siège, vers l'estomac, une sépulture indigne pour les saintes chimères, qu'il a nourries dans sa jeunesse, et la conséquence funeste de la méchante direction qu'ont prise ses projets, des raisonnements et des systèmes de la tête. Nous pouvons établir que le troisième volume consigne la période qui court de 1860 à la fin de 61, durant laquelle l'autobiographe a renoncé à ce qu'il était pour adopter un autre caractère.

Comme tu le sais, Silvestre absorbait de bonnes rations de méchants livres. Je te rappelle que ses feuillets étaient un vivier d'immoralités à la française, vêtues ou nues. Il suffisait qu'il écrivît dans un journal pour que celui-ci mourût dès la fin du premier trimestre, après avoir tué bien des illusions. Celui qui déballe aujourd'hui un fromage flamand et lit sur le papier un feuillet de Silvestre, aura du mal à s'imaginer qu'il tient entre ses mains le passeport de beaucoup de monde pour l'enfer. Il n'y a pas longtemps qu'en vidant une livre de moutarde dans un bain de pied, j'ai lu le papier dans laquelle on l'avait enveloppée, et j'ai trouvé ce développement d'un feuillet de mon regretté ami :

Pétronie dit que c'est la peur qui a inventé les divinités.

Dieu est ce qu'il est. L'homme est le tout petit animal terrestre dont parle Camões.

Entre Dieu et l'homme, seul l'orgueil stupide de l'homme pouvait inventer des conventions, des concordats, des obligations, des alliances.

Le sagouin est moins stupide et plus modeste. Il mange, boit, fait des cabrioles, des grimaces au mauvais temps, se gratte au soleil, se balance à l'ombre, et connaît une fin heureuse, parce qu'il ne craint pas de devenir un jour un homme.

Quelle sottise que celle de l'homme ! Tout imprégné d'une folle vanité "Dieu a les yeux fixés sur moi, dit-il". Quelle outrecuidance ! Dieu a les yeux fixés sur lui ! Si c'était vrai, il en verrait de belles, le créateur de l'homme qui tue son frère !

Les yeux fixés sur lui, pourquoi ? Pour rougir à chaque heure de son oeuvre !...

C'est un blasphème à lever le coeur !

Patauge dans le sang, misérable vampire ! Couvre tes cheveux de perles, gourgandine qui laisses mourir ta mère de faim ! Mère infâme, dévore en linges de Flandre le prix du déshonneur de ta fille ! Exhibez-vous, vermisseaux sous les yeux de Dieu qui s'abîment au spectacle que vous offrez.

Heureusement que le fragment se terminait là-dessus, j'aurais sinon l'imprudence de te le retranscrire intégralement dans cette copie, où j'ai ressenti les répugnances de mon poignet. Admire le missionnaire qu'était Silvestre ! Quelle moisson d'âmes a faite ces années-là le tâcheron des ténèbres inférieures !

J'ai pu me sauver, moi, en étudiant, comme tu sais, la théologie à fond. Tu t'es sauvé, toi aussi, je pense, parce que justement tu n'avais aucune notion de théologie, et que tu croyais en la religion de tes pères, vu que la base sur laquelle reposait ta croyance, c'était la charité. Tu demandais, à cette époque précise, la charité pour les nonnes de Lorrão et moi, également en ta compagnie, je demandais l'aumône au théâtre de S. João pour le poète

Bingre.

Souviens-toi, Novais ; mais ne pleure pas. Fais comme moi : Redresse-toi de ton bureau et secoue la dalle qui pèse sur ton dos... Quelle vanité, n'est-ce pas ? Aurons-nous une sépulture avec une dalle ? Compte sur un petit tertre, des coquelicots au printemps, et une planche noire avec un numéro blanc. L'arithmétique me poursuivra au-delà de la mort.

Attachons la ficelle.

Les manuscrits de Silvestre avaient besoin d'être remaniés pour mériter le nom de roman. C'est une chose que je ne ferais pas, si je pouvais. Je trouve dans des pages numérotées normalement des épisodes sans lien entre eux, ni aucun rapport avec le texte. Des débuts d'histoires, d'autres qui commencent par la fin, et d'autres qui n'ont ni début ni fin. À l'occasion, j'éclaircirai peut-être, par des notes, les obscurités du texte, et j'ajouterai aux histoires incomplètes le dénouement, survenu à l'époque où mon ami s'était retiré de la société, où il avait laissé les viscères de ses sentiments.

Dans le volume intitulé *Le Coeur*, je trouve quelques poésies que je ne transcris pas, car elles ne méritent aucune publicité, outre qu'elles n'apportent rien dans le contexte. Elles ne donnent pas les noms des personnes à qui elles sont dédiées, et ne me semblent pas fort inspirées. En poésie Silvestre était ordinaire ; et la poésie ordinaire, surtout dans la patrie des Junqueiros, des Alvares de Azevedo, des Casimiros de Abreu et des Gonçalves Dias, c'est un péché de la publier. Je supprime donc les poésies, pour ne point gêner la réputation littéraire de notre ami.

Assez de préambules.



PREMIERE PARTIE

LE CŒUR

Il y a des choses ici qui se produisent sans qu'on les croie,
Et des choses que l'on a crues sans qu'elles se soient produites
Mais, par-dessus tout, le mieux, c'est de croire au Christ.

CAMOENS - *Soneto*

SEPT FEMMES

I



ON NOVICIAT d'amour, je l'ai fait à Lisbonne. J'ai aimé les sept premières femmes que j'ai vues et qui m'ont vu.

La première était une orpheline qui vivait de la charité d'un orfèvre, un ami de son défunt père. Elle s'appelait Leontina. J'ai fait des vers pour Leontina, des sonnets avec des rimes faciles, dont beaucoup étaient fautives, comme j'ai eu l'occasion de le constater, quand j'ai voulu les dédier à une autre deux ans plus tard.

Leontina n'avait aucune calligraphie, ni aucune idée. Mais ses yeux étaient jolis, et elle jouait à ravir de son face-à-main.

C'était ma voisine. Par malheur, j'avais également pour voisin un fripier qui se mourait d'amour pour elle, et c'est en raison de cet amour qu'il se ruinait, en négligeant de racoler les chalands comme ses rivaux qui sortaient dans la rue pour faire l'article aux individus soupçonnés de vouloir acheter. L'amour lui avait donné des scrupules aristocratiques ; il avait honte d'user de telles ruses sous le regard distrait de la femme aimée.

Le fripier me haïssait. Je reçus une lettre anonyme qui devait être de sa main. Elle était laconique et succincte : "Si vous ne changez pas de résidence, une nuit ou l'autre, vous serez assassiné". Elle n'ajoutait pas grand'chose.

Dans un style enjoué, je racontai à Léontine, en affichant un mépris présomptueux de la mort, le danger auquel ma vie était exposée pour l'amour d'elle. Je lui précisai que le fripier était l'auteur de la lettre. La jeune fille, qui s'était amusée d'en recevoir quelques-unes à un autre moment, reconnut l'écriture mal déguisée. La moutarde lui monta au nez, elle lui infligea des rebuffades et poussa la bonne à lui jeter une peau de melon. Qui lui salit un gilet de velours jaune et vert avec des rayures rouges piquetées de pois violets. Quel gilet !

Au bout d'un certain temps, Leontina disparut avec sa famille, et l'autre jour, j'ai reçu d'elle un billet écrit à Almeida. Elle me disait que le fripier avait écrit à son protecteur une lettre anonyme, où il dénonçait son amourette avec moi. Le protecteur avait aussitôt ordonné leur départ pour leur ferme d'Almeida.

Le protecteur était l'orfèvre, un particulier de cinquante ans, qui avait deux filles adultes dont Leontina se plaignait amèrement. Les filles de l'orfèvre, craignant que leur père se mariât avec l'orpheline, avaient pris celle-ci en grippe, et ne la voyaient pas d'un mauvais oeil aux prises avec une passion qui la pouvait conduire au crime, en les soulageant du même coup de la redoutable perspective d'une telle belle-mère.

Et la vérité, c'était que l'orfèvre songeait à se marier avec l'orpheline, et lui offrit sa main, avec un bracelet de brillants dedans, à condition de m'oublier.

Leontina accepta, croyant mentir ; au bout de huit jours, elle fut surprise d'avoir dit la vérité. Elle n'a plus eu de nouvelles de moi, ni moi d'elle ; jusqu'à ce qu'au bout d'un an, une bonne qui servait chez elle me contât que la jeune fille s'était mariée avec son protecteur, et que ses belles filles,

contraintes et forcées par leur père, s'étaient retirées au couvent du Grilo avec une petite mensualité et l'espoir de rester pauvres. Je ne sais plus rien sur la première des sept femmes que j'ai aimées à Lisbonne.

NOTE

J'ai encore une autre information qui mérite d'être mentionnée.

Leontina subjuga le coeur de son mari ; elle découvrit qu'il était riche, et profita tant qu'elle put des privilèges de ce monde auxquelles elle était restée étrangère jusqu'à vingt-quatre ans. L'orfèvre prit goût aux plaisirs et oublia la valeur de l'argent, hormis celui qu'il donnait à ses filles, qui sortait de son secrétaire avec des lambeaux de sa vie. Ils s'appliquèrent à affiner leur goût avec les arlequins et les taureaux d'abord, puis au théâtre S. Carlos.

Leontina jouit dans son milieu d'une réputation d'épouse fidèle et admirablement armée contre les tentations. Presque tous les intimes de son mari la courtisèrent, sans résultat. Elle donna des bals, d'où il arrivait souvent que les invités sortissent ses obligés, à quatre heures du matin. Plus d'une fois, ils ne sortirent pas tous. L'un d'entre eux resta caché dans la chambre de la bonne, et y passa le lendemain. L'orfèvre ignore longtemps que sa loyauté n'était pas dignement récompensée : mais il soupçonna un jour que la bonne le volait, fit une visite domiciliaire de sa chambre, sans prévenir son épouse, et trouva là le fils de son cousin Anselmo, qui dormait sur le lit de la fille, aussi tranquille que qui dort chez lui. Il avait des babouches de cuir jaunes aux pieds et portait une robe de chambre du maître de maison ! Je ne vous dis pas le scandale et les quolibets !

On appela Leontina en braillant tout ce qu'on savait. Le fils d'Anselmo se réveilla, et alla chercher un revolver dans la poche de son paletot. Le quinquagénaire vit cinq bouches de fer plus persuasives que la bouche d'or du Chrysostome, le saint. Il passa à l'étage inférieur, et gueula en invoquant le code criminel. Leontina s'était enfuie chez son amie et sa voisine D. Carlota, une personne d'une hypothétique probité. Le scandaleux porteur de la robe de chambre l'ôta, s'habilla, se débarrassa des babouches jaunes, alluma un cigare, descendit flegmatiquement les escaliers, et tomba dans la cour sur deux officiers de police et un conseiller municipal. De là, il fut conduit devant le maire, qui le fit appréhender, en attendant d'autres instructions.

Quelques jours après, Leontina se retira au couvent de l'Incarnation, où elle demeura deux ans, et dont elle sortit pour prendre les eaux à Torres Vedras, avec l'autorisation de son mari, qui vint la voir et de là s'en fut à l'Exposition de Londres. À son retour, l'orfèvre mourut d'hydropisie, laissant à ses filles une rente qui leur rapporte un cruzado par jour qu'elles doivent se partager, et à son épouse une confortable indépendance avec des titres bancaires et des articles d'orfèvrerie.

J'ai entendu dire que Leontina s'était alors souvenue de moi ; mais qu'elle ignorait ce que j'étais devenu. Un compère a été chargé de s'enquérir de mon éventuelle présence à Porto ; la réponse se fit attendre quelques jours, sept, je crois, et au sixième, elle s'enquêrait de la vie et des habitudes d'un quidam avec des moustaches et un bouc, qui passait chaque après midi devant sa porte à la même heure dans un tilbury tiré par un percheron. Il lui fut facile d'apprendre que le quidam avait été fripier cinq ans auparavant,

avait gagné le gros lot à la Loterie Espagnole et avait fermé boutique. C'était ce même fripier qui avait pris une peau de melon sur son gilet de velours. Comme il avait changé dans la mine et les manières ! L'argent provoque de tels changements et d'autres plus surprenants encore. J'ai eu l'occasion de les voir dans leur hôtel de Buenos Aires. Ils sont gras, riches et fort considérés dans leur rue.

II

La deuxième était également ma voisine. La maison où je vivais occupait l'angle d'un pâté de maisons, avec des fenêtres donnant sur les deux rues. Je pouvais ainsi promener mes deux cœurs d'une fenêtre à l'autre sans que l'on se doutât de ma duplicité.

Je n'ai jamais pu savoir le nom de cette dame, ni distinguer clairement son visage. Ses yeux luisaient entre les lattes de sa jalousie, des yeux qui garantissaient la beauté de tout le reste. Je l'ai vue de temps à autre dans la rue ; mais ma pudeur était le plus vigilant des anges-gardiens qui la protégeaient. Je lui écrivis une lettre de vingt pages et la hissai jusqu'à elle dans une boîte à amandes qu'à minuit elle avait laissé pendre à sa fenêtre. Le lendemain, je ne l'ai pas vue. J'en fus affligé jusqu'au désespoir. Je comptai pour m'en ouvrir sur l'amitié sincère d'un ami, lequel me consola en me disant qu'elle était peut-être malade, ou bien amoureuse. Dans le second cas, elle résistait à la passion pour remplir ses devoirs, si elle en avait.

Le jour suivant, la fenêtre s'ouvrit, et la jalousie se rabattit aussitôt comme d'habitude. Les lattes, obéissant à la volonté de cette divine main, restèrent horizontales. Je vis ses yeux, je vis son sourire, je vis une expression de gratitude; et je compris qu'elle me demandait de me rendre à minuit sous sa fenêtre.

J'y allai, entouré d'une légion de petits anges qui voletaient. La patrouille me vit traverser la rue, et comprit, à ma démarche, que j'étais un mortel heureux. Elle s'arrêta quand je m'arrêtai. Elle me demanda ce que je faisais planté là. Je lui répondis que je prenais le frais ; et les janissaires me répondirent : "N'allez pas vous enrhumé..."

Peu après, une résille descendit avec un billet qui y était attaché, et je lançai dans la résille une poésie intitulée : *Elle !*

Je rentrais dans ma chambre, ouvris le mot et lus :

J'aime beaucoup votre style. Continuez, vous m'amusez. Hier, je ne me suis pas manifestée parce que je suis allée à Oeiras, et que j'ai lu votre lettre en présence de Neptune. Ecrivez-moi de longues lettres, vous écrivez très bien.

Je relus cette chose et posai ma main sur mon cœur offensé. Je n'arrivais pas à m'endormir. Je sortis rafraîchir ma tête pour ne pas me la fracasser chez moi. Le persiflage me poursuivait, comme des huées. Je m'arrêtai au sentier de l'Arco do Cego et je me sentis fiévreux. À cinq heures du matin, je montai dans l'une des gabares, et me baignai dans le Tage. Je revins avec une bronchite et gardai la chambre onze jours. Quand je me levai, maigre et livide, j'appris par la propriétaire que le Galicien, qui livrait de l'eau à la maison d'en face, était venu demander de mes nouvelles de la part de quelqu'un. L'aiguillon de la dérision, et l'épouvantable *ridicule* a préservé

ma dignité. Je n'ai plus ouvert cette fenêtre, et je n'ai plus vu ma voisine. C'est ainsi que prit fin mon deuxième amour.

Un hasard m'apprit qui était cette dame, que j'excuse, et que même je respecte. Naturelle de Beja, elle avait reçu dans sa jeunesse une fort solide éducation. Elle s'éprit d'un comte de Lisbonne et quitta ses parents, croyant que son infamie lui procurerait un mari. Le comte lui donna un logis, une mensualité et des domestiques. Elle vivait ainsi quand je l'ai connue. L'existence de cette pauvre femme était amère. Son amant s'était marié quelques mois avant pour lever les hypothèques de son majorat délabré. Grâce au patrimoine de son épouse, il augmenta la mensualité de sa maîtresse, qui buvait. Dieu sait de quelles larmes fut trempé ce deuxième calice d'avilissante sujétion. Elle avait écrit à son père, pour lui demander son pardon et un asile. Jamais elle n'obtint de réponse. Quand on m'a donné ces précisions (en 1854), elle vivait encore aux crochets du comte et avait un fils de cinq ans. Je n'en sais pas plus. Il y a peu de temps, j'ai lu le billet reçu en 1849, et je l'ai trouvé fort amusant. Que Dieu lui pardonne la nuit qu'elle m'a fait passer et mes onze jours de bronchite qui m'ont définitivement ruiné les poumons !*

La troisième était une quadragénaire qui fréquentait la maison où je logeais. Elle avait un frère, au visage patibulaire, et martialement vêtu, comme un *capitaine à diplôme*, qu'il était. D. Catarina dansait gentiment, déployait dans la conversation toutes les subtilités d'une grande lectrice d'Eugène Sue, et connaissait tous les raccourcis qui assurent la conquête d'un cœur novice. Elle me fit savoir ses sentiments et, civilement, je ménageai sa pudeur en reconnaissant que je lui avais le premier avoué les miens avec l'éloquence du silence. Nous échangeâmes quelques lettres, et dans l'une d'elles, elle me dit qu'elle possédait des propriétés foncières, qui valaient six *contos réis*, et qu'elle avait, en plus, une dizaine de petits ânes de Cacilhas, d'un rapport annuel de cent cinquante mille *réis*. Elle pensait me séduire avec ce supplément de petits ânes ! J'éprouve le plus grand respect pour les ânes, mais pas pour autant ! Je ne lui répondis pas sur ce point. Je lui parlai de mon cœur, un sujet trop sublime pour qu'on le souille en mentionnant le revenu de la dot quadrupède de D. Catarina.

On me permit une nuit de venir lui parler à voix basse sous ses fenêtres. Elle logeait fort loin, dans une rue où n'habitait presque personne, une maison à un seul étage. Je venais à cheval jusqu'à l'entrée de cette rue, et mon domestique m'y attendait. Une nuit, cela me sauva ! Le capitaine à diplôme qui se doutait de quelque chose se leva, et entra brusquement, l'épée au poing, dans la chambre de sa sœur.

C'était en août ; la fenêtre était ouverte, et nous, sans invoquer Klopstock comme les amoureux de Goethe, nous contemplions les deux Ourses, si c'étaient bien les Ourses certaines grandes étoiles que Catarina appelait les siennes, et dont elle me faisait la faveur de m'offrir l'une.

Ce doux colloque interrompu par la brute au glaive nu, je sautai de la fenêtre dans la rue, l'écumant capitaine sauta sur mes talons, et je ne le

* La dame s'appelait Margarida. Elle vécut ainsi jusqu'en 1887 et mourut de la fièvre jaune, ainsi que son fils. On dit que le comte, quand elle demanda à lui faire ses adieux, n'osa pas venir de Caldas da Rainha à Lisbonne, de peur de la contagion. Elle agonisa en assistant aux paroxysmes de fièvre du fils. Le personnel l'abandonna au dernier jour : elle expira seule. Le comte, en bonne santé, transféra le mobilier de Margarida dans l'appartement d'une servante que la comtesse expulsa...

devançai que de trois pas dans cette honorable fuite. Le bonhomme s'était luxé le pied en sautant et avait perdu toute chance de m'égorger. Il cria : "Attrapez-le !", au moment même que je filais au grand galop, laissant mon domestique courir le risque de se faire prendre, et celui, encore plus grand, de me dénoncer.

Le lendemain, Catarina m'écrivit faisant appel à ma noblesse de cœur. Elle se jugeait perdue aux yeux du monde et de son frère si je ne m'empressais de l'épouser. Je répondis sincèrement que j'étais trop jeune pour m'établir, et que je ne me sentais en aucune façon tenu par ma noblesse de cœur. L'expression *en aucune façon* infligea une si profonde blessure à la susceptibilité de la dame, qu'au lieu de me répondre par écrit, elle vint elle-même me demander des explications avec le visage furibond et les expressions d'une énergière. Elle m'épouvanta ; mais je ne me mariaï pas. Celui qui avait résisté à la séduction des petits ânes, ne succombait pas aux menaces de la sauvage épée du frère, laquelle, à mon avis, pouvait le disputer en virginité aux vestales romaines. C'est Catarina qui dix ans avant de me rencontrer, ne pouvait déjà plus rivaliser de réserve et de pureté avec l'épée fraternelle. C'est ce que je lui dis en un langage oriental, et elle me répondit en des termes qui portaient un témoignage inexorable contre l'innocence dans la conduite qu'alléguait cette dame colérique.

C'est ainsi que cela se termina. Le brave officier en usa par la suite courtoisement avec moi. La dame rentra en elle-même et vit qu'elle n'avait pas raison. Elle renonça à moi.

Cinq ans plus tard, j'ai demandé à Lisbonne des nouvelles de D. Catarina, et je sus qu'elle se trouvait au Pará avec son frère, et qu'ils possédaient des centaines de *contos*, hérités d'un oncle. On les attendait à la cour, vu que D. Catarina avait fait acheter un palais en ruine à Benfica et hâter sa rénovation avec un grand luxe de somptuosités architecturales. Je demandai des nouvelles des petits ânes de Cacilhas, et le farceur à qui je m'adressai me suggéra de chercher les uns au Ministère et les autres au Parlement. C'était un de ces Voltaire du Chiado qui *font de l'esprit*, fût-ce aux dépens de leurs parents et de leurs amis.



III

Personne ne va croire l'histoire de la quatrième femme. Qu'on la croie ou non, la voici, sans beaucoup de recherche, peut-être que sa nudité même la rendra moins incroyable.

Je suis allé un jour à Porto Brandão en Août, où un ami à moi prenait les eaux. Plusieurs familles de Lisbonne se sont réunies dans une ferme sur un coteau des environs, et je fus invité. Mon ami me présenta un homme qui me prit par le bras et me présenta à quelques femmes, toutes galantes, bavardes, et doctes connaisseuses de Paul de Kock.

J'ai pris des renseignements détaillés sur toutes, surtout sur la plus jolie et la plus modeste. L'homme dit du mal de toutes, cependant, un mal dont je les disculpai libéralement, des défauts qui embellissent les jolies et accablent les laides. Leur crime à toutes était l'afféterie, que le lecteur peut,

s'il le veut, traduire par coquetterie. Elles aimaient tout le monde, d'après mon informateur. J'en fus heureux, jugeant que, si elles aimaient tout le monde, cela me donnait de bonnes chances d'être moi-même aimé. Je ne demandais rien de plus.

Mes yeux, fixés sur la plus aimable des quatre, s'embrumèrent d'une tendre douceur. Par moments, nos regards se rencontrèrent, et se confièrent les profonds secrets de leur âme. À d'autres moments je quittai le salon et j'allai sur un balcon d'où l'on entendait les grondements de l'océan marier les harmonies de mon amour avec les formidables dissonances des vagues rugissantes. La lune m'argentait la tête, où le sang, réchauffé dans mon coeur, affluait avec les râles de cette poésie qui ne s'épanche pas en rimes, et rend fou, si la passion ne la soulage pas par des soupirs. C'est cela qui se passait.

Je voulais communiquer l'étendue de ma fortune, mais j'ai toujours été convaincu que le bonheur doit être dissimulé pour ne pas susciter l'envie ; il est comme la quinte-essence des fleurs distillées qui perd son arôme, dès qu'on enlève le cristal qui l'emprisonne. Je ne dis rien à mon ami, je feignis même de l'indifférence pour les femmes les plus belles du bal, et je ne lui parlai même pas de ma préférée.

Au point du jour, je vis qu'un essaim de jeunes filles descendait dans le jardin et cueillait des fleurs. Mon amour resta bavarder à la fenêtre avec de vieilles dames. "Apportez-moi une rose mousseuse, dit-elle à ses amies". Et ses amies revinrent sans la rose. Je descendis dans le jardin, cueillis deux roses emperlées des larmes de l'aurore, demandai la permission de les offrir, et dis : "Je ne les ai pas essuyées, ces petites fleurs, pour ne pas les priver des caresses d'un ange".

Ce mot-là fit sensation à Porto Brandão.

Nous avons entamé là-dessus un colloque, où ma timidité s'avéra digne de compassion. Je lui demandai abruptement où elle habitait ; et elle, avec le plus chaste naturel me répondit :

— J'habite 101 Rua da Rosa das Partilhas, au deuxième étage.

Ce jour-là, j'allai à Lisbonne, vu que mon ami s'en allait. Quinze jours de suite je me rendis à la Rua da Rosa, et chaque fois je trouvai fermées les fenêtres du deuxième étage.

Une buraliste était installée en face. Je me fournis chez elle pour gagner sa confiance : et je lui demandai, au bout de seize jours, qui habitait cette maison.

— C'est un employé de la Régie des Tabacs qui habite là, dit-elle.

— Et il a de la famille ?

— Il en a, en effet, monsieur. Je vois passer deux ou trois jeunes filles qui me semblent être ses sœurs, ou quelque chose comme ça.

— Celle avec des yeux noirs et des cheveux de jais, serait-ce sa sœur ?

— À vrai dire, Monsieur, la couleur de ses yeux et de ses cheveux, je ne saurais vous la dire. Il y a là un joli brin de fille qui est plus triste que les autres et ne cesse de lire, toute la sainte journée. Les autres ont comme ça l'air d'idiotes, et ça fait rire tout le monde. Elles se font courtiser, avec leurs mouchoirs blancs, et caquettent de leur fenêtre avec des gens dans la rue, que c'en est un scandale. Moi, à vrai dire, je ne m'occupe que de mes affaires, et je ne veux pas savoir qui sont mes voisins et ce qu'ils font.

— Pouvez-vous me dire où ils se trouvent à présent ?

— Ils sont partis ; mais pour où, je ne sais pas. Hier, ils faisaient le ménage à fond. C'est qu'on ne s'éternise pas dans cette maison.

Le soir même, je rencontrai au Marrare das Sete Portas l'homme qui m'avait présenté à la femme que j'aimai, à Porto Brandão. Nous avons beaucoup parlé de cette amusante soirée et des femmes qui avaient transformé cette humble maison en Paradis Terrestre. Ivre d'amour, je me laissai aller au plaisir que prend un cœur à se confier et je parlai de la femme dont l'image n'avait laissé aucun répit à mon esprit impatient. Habilement, le bonhomme s'insinua dans ma confiance et parvint à me faire dire l'adresse de la dame à qui il m'avait présenté.

Il éclata de rire, et refréna aussitôt sa gaieté.

— Qu'est-ce qui vous fait rire, Monsieur ? demandai-je, vexé.

L'homme se prit à rêver, et répondit :

— D'une jeunesse douée d'aussi peu de clairvoyance pour ne pas dire d'aucune. Ne vous rappelez-vous pas ? Je vous ai dit que ces dames aimaient tout le monde ? Et si vous tombiez amoureux ?

— Je suis amoureux fou.

— Eh bien, tant pis ! Supposez maintenant que cette femme vous méprise et vous ridiculise !

— Je me suicide !

— Voici une belle ânerie, M. Silvestre ! Figurez-vous que j'ai aimé Clotilde.

— Elle s'appelle Clotilde ?

— Parfaitement. Quel nom !... quelle poésie !... quel lyrisme!... Vous ne trouvez pas ?

— Je trouve!... Clotilde ! Il y a un je ne sais quoi de passions moyenâgeuse dans ce nom!... Clotilde ! Un nom vraiment prédestiné ! Il dégage une magie ! ... Clotilde !... Vous l'avez donc aimée.

— Je l'ai aimée.

— Et alors ?

— Je fus pris de passion. Je lui demandai de m'accorder l'exclusivité de son cœur, et elle me dit que l'exclusivité de son cœur, elle ne l'accorderait qu'avec l'exclusivité de sa main. Vous comprenez la formule ?

— Fort bien. Elle voulait dire qu'elle n'aimerait exclusivement que son mari.

— Absolument. J'étais mineur, et mon père me refusait la permission de me marier. Clotilde était pauvre, et moi, sans les revenus que m'assurait mon père, j'étais indigent : j'étais inutile au point de faire des vers, et quels vers, mon Dieu !

— Et elle aime la poésie ?

— Elle aimait les dizains, et avait une dent contre les odes. Je lui composai beaucoup de dizains : ils sont tous imprimés dans le *Ramalhete*. Passons à l'essentiel. La passion m'aveugla. Connaissant la répugnance de mon père, Clotilde semblait disposée à bien employer son temps avec un autre amoureux... J'ai suspecté une résolution infernale et ...quel pas j'ai franchi, M. Silvestre !... quel pas !...

— Quel pas avez-vous franchi, Monsieur ?!

— Je me suis marié avec elle !

— Quoi ?! m'exclamai-je, les yeux et les oreilles transpercés d'aiguilles.

— Je me suis marié avec Clotilde.

— Alors Clotilde est mariée ?

— Avec moi ; depuis cinq ans, quatre mois et neuf jours !

Là dessus, le fonctionnaire éclata d'un rire strident, puis affecta la plus comique gravité, poursuivant :

— N'allez pas raconter cela à qui que ce soit, vous risqueriez sinon de fournir l'argument d'une farce, et n'oubliez pas que son personnage le plus

ridicule, ce sera vous, M. Silvestre da Silva, dont la candeur me paraît tellement sympathique. Voulez-vous courtiser une de mes belles sœurs, si vous n'êtes pas disposé à continuer de courtiser ma femme ? Dites-vous qu'elles ont toutes deux des noms évocateurs : l'une s'appelle Berta, l'autre Laura. Faites votre choix, je suis prêt à vous donner un coup de main.

Vous imaginez ma confusion, je rendis grâce à Dieu quand trois individus connus du fonctionnaire s'approchèrent de notre table. C'est ainsi que fut interrompue cette conversation où ma pauvre vanité souffrait au chevet, pour ainsi dire, de la raillerie. Je me levai, pris congé, serrai la main du mari de Clotilde et m'en fus déchirer les proses et les vers que j'avais composés pour une brochure *ad hoc*, un bouquet présenté sous le titre suivant : *À toi !...* Je n'ai plus rien à dire là-dessus.*

IV

Je ne comprends toujours pas mon comportement quand je songe à la froideur de mon cœur devant les escarmouches que la propriétaire de l'hôtel lançait contre lui.

D. Martinha était une veuve de trente-cinq ans, petite, trapue ; mais bien faite et leste. Elle avait peu de cheveux à elle ; cependant, grâce aux frais libéralement consentis pour l'acquisition de tresses, elle s'en était composée une tellement abondante que, surtout le dimanche, jamais l'art des Canovas n'a produit de tête aux atours aussi magnifiques que ceux de D. Martinha.

Je l'ai bien vue multiplier les attentions : elle me donnait la meilleure chambre, le beurre le plus fin et après le souper le café, qui n'était pas prévu dans le contrat ; mais les yeux de mon cœur se perdaient dans la contemplation de preuves d'amour plus poétiques, et ne pouvaient apprécier comme il se doit le bon beurre et le café du Cap Vert, à la même aune que des mignardises amoureuses et des témoignages de tendresse.

Le dimanche, D. Martinha honorait au souper les hôtes de sa présence. Ces dîners étaient des banquets, agrémentés de vin de Setubal, la contribution hebdomadaire d'un oncle de cette dame, un bonhomme de soixante ans, qui retrouvait ses vingt ans ces jours-là, où il ne manquait pas de participer au repas.

Cette dame joviale était toujours, quand elle se levait, congestionnée jusqu'aux oreilles, et se cambrait dans un si langoureux abandon, que cela eût suffi à inspirer de l'amour, si l'on eût pu émettre l'hypothèse qu'elle renfermait en son sein autant de cœur que de vin de Setubal. Je l'ai vue danser la jota avec une incandescence désinvolture ; elle n'était pas moins lascive dans le *lundum* larmoyant ; et, je ne sais si c'était l'expérience ou l'instinct, elle se déhanchait sur les cadences du fado avec de tels trémoussements, que je n'en revenais pas de ce que je voyais.

Je priai mes amis à souper avec moi le dimanche, en les invitant à profiter des délices gratuites prodiguées par cette dame, transfigurée en bacchante,

* J'ai eu envie de vérifier la loyauté de ce passage des mémoires mon ami. Comme le nom du mari était en clair dans la marge, j'ai sollicité il y a quatre jours, un premier entretien qui me fut facilement accordé. Au troisième, j'ai abordé l'affaire vieille de quatorze ans. Le fonctionnaire me remit et dit : " Ce que votre ami a laissé par écrit est exact. Il ne lui a manqué d'écrire, heureusement, que ce qu'il ignorait : que ma femme l'a aimé..." Je fus fort surpris de cette ingénuité et me revinrent deux vers français de je ne sais plus qui : *Quand on l'ignore, ce n'est rien/ Quand on le sait c'est peu de chose.*

à ceci près que les bacchantes antiques ne l'étaient qu'à condition de rester vierges, et que sur ce point je ne veux en aucune façon l'outrager avec cette comparaison. Mes amis, au cœur déjà corrompu, fixaient la désinvolte Martinha avec un regard lubrique, et, quoi qu'ils en eussent, reconnaissaient que l'être aimé, c'était moi, rien que moi. Ils se montrèrent mauvais conseillers en me poussant à rêver aux charmes qu'ils voyaient, et, j'ai honte de le dire, je découvris que cette femme avait transformé une partie de mon cœur en marécage pour mieux s'y vautrer.

Je l'aimai ; et elle, sans que je le lui dise, s'en aperçut aussitôt. Elle mit beaucoup d'ardeur à m'exposer sa jalousie et sa rage, quand elle me voyait courtiser mes voisines ; et m'avoua qu'elle avait nourri le satanique dessein d'empoisonner Catarina, quand je l'aimais, et que j'en étais aimé, celle-ci ayant confié son secret à sa déloyale amie.

Les jours filaient heureux et tranquilles pour nous, quand D. Martinha engagea une bonne, qui était mulâtre.

Mais quel ange des régions torrides où la peau se calcine, comme doivent le faire les fibres de nos cœurs ! Quelle mulâtresse ! quel enfer de dévorante lascivité elle avait dans les yeux ! De quelles tentations, de quelles folies fus-je assailli dès que je la vis au bord de mon lit, en train de le faire ! la moindre mimique était une provocation ; le frémissement de ses jupons produisait l'effet d'une pile galvanique ! Ô ma vertu pudibonde ! Tu avais été mise à mal par D. Martinha !

J'aimai la mulâtre avec toute l'ardeur de mon cœur et de mes vingt ans ! Je la priai de m'accorder son amour, comme l'on prie un Séraphin de neige et de roses, que l'on implore de loin et à genoux, de peur de le voir s'évanouir sous son souffle. Quand je la suppliais, on eût dit que mes nerfs tordaient mes muscles, et que mes muscles se contractaient dans les spasmes de lucifériennes délices ! Il me souvient qu'un jour je m'agenouillai à ses pieds, en lui baisant les mains qui exhalaient l'arôme des oignons du ragoût. Je me souviens encore mieux de m'être relevé de ses pieds victorieux, heureux comme jamais un accusé, après avoir été pardonné, ne s'est relevé des pieds de la Reine du Congo !

Demandez aux oiseaux du ciel, et aux bêtes des rocailles africaines, comme ils s'aiment.

Mon amour empruntait aux oiseaux sa tendresse et au tigre son insatiable avidité.

La mulâtre savait que j'avais aimé sa patronne, qui me poursuivait encore de ses assiduités. Je lui dis que je la tolérais par compassion pour son penchant tenace. La mulâtre pouffa et dit : "Je vais vous montrer un jour D. Martinha, au moment où elle sera le plus digne de compassion."

Je ne vous avais pas encore dit que cette plante du Brésil était extrêmement drôle, malicieuse et futée. Ces quelques mots suffirent pour la définir.

Le jour arriva, où elle devait me montrer D. Martinha au moment qu'elle serait le plus digne de ma compassion.

La mulâtre descendit du troisième au deuxième étage et me dit : "Suivez-moi pas à pas." Je la suivis et j'entrai dans une alcôve avec des portières qui donnaient sur une petite salle. Elle entrouvrit à peine la portière et me pria de jeter un coup d'oeil à travers le carreau.

Je vis D. Martinha dépoitraillée et affalée sur son ottomane. Les genoux sur l'estrade, il enfilait des bas à ses jambes abandonnées à ses caresses. Puis il tendit ses bras au-dessus de ses seins, la prit par le cou, et appuya son visage sur la partie la plus flasque de sa poitrine. Puis, il... "Qui, il ?" demande celui qui lira cela.

C'était l'oncle, qui lui offrait chaque dimanche le vin de Setubal. Quand je quittai mon poste, j'approchai mon oreille de la mulâtre, qui me dit :

— Est-elle, oui ou non, plus digne de votre compassion qu'elle ne l'a jamais été ?

— Et de lever le coeur ! ajoutai-je.

Deux jours après, je dus quitter l'auberge, pour avoir dit à D. Martinha qu'elle ne valait pas les bouteilles du Setubal que lui donnait le sexagénaire incestueux.

La mulâtre ... (Je me rappelle à présent qu'elle s'appelait Tupinyoyo, quel nom charmant !) s'engagea à venir me voir le dimanche ; mais au troisième après cette promesse, un porteur d'eau me parla d'un richard qui était arrivé du Brésil, s'était épris d'elle, et l'avait emmenée avec lui au Minho.

Le Galicien n'avait pas menti. Trois ans plus tard je la vis au second rang d'une loge au Théâtre S. João de Porto, richement vêtue, à côté d'une grosse légume, que l'on estimait sur la place de Porto à deux millions.

Elle me vit, me fixa ; je ne sais si elle rougit ; la pudeur sur les peaux de cette nature, je ne sais la couleur qu'elle prend. Pour entendre l'opinion publique, je demandai à différents muguets qui était la mulâtre, et ils me répondirent tous, sans exception, que c'était la fille d'un notable brésilien et qu'elle avait été éduquée à Londres.

Je ne démentis pas l'opinion publique. C'eût été de l'ingratitude à l'égard de la femme qui m'avait relevé de ses pieds, quand je la priais, avec des larmes, de m'accorder son amour. Si j'avais été aussi riche qu'un homme qui arrive du Brésil, peut-être que c'est moi qui me serais trouvé à côté d'elle dans la loge de S. João , et pas lui.

Il me reste à parler de la septième femme.



V

J'avais un ami qui s'était amouraché d'une couturière française et me demandait de me faire l'interprète de son cœur dans la langue de Victor Hugo. Il ne me parut pas malaisé de reproduire la langue de Victor Hugo, la ressemblance étant jugée par la couturière. À mon avis, Victor Hugo n'entendrait pas mes lettres écrites dans son idiome ; je me plais cependant à croire que la Française ne trouverait pas plus de poésie et de pureté racinienne chez le poète des *Orientales*.

Mes lettres relevaient de la méthode qui, selon les maîtres en épistolographie amoureuse, convient aux couturières. C'était un système fondée sur l'accélération des péripéties et des catastrophes. À la huitième lettre, on

convint d'une rencontre entre mon ami et la Française dans une ferme à Carnide, elle serait accompagnée de son amie dans la voiture qui devait les attendre à la porte orientale du Passeio Publico.

— Comment vois-tu la chose ?! dis-je à mon ami, comment t'entendras-tu avec elle ?

Cibrão resta un peu interdit et répondit :

— C'est vrai ! ... Comment ferai-je pour l'entendre !... Ça fait quinze jours que j'ai acheté un dictionnaire portugais-français et un guide de conversation ; mais je ne sais pas grand'chose, pratiquement rien du tout.

— Comment vois-tu cela ? À mon avis, tu te trouveras dans une position ridicule si, dès les premiers mots de la Française, tu es forcé de lui dire dans une langue qu'elle n'entend pas, que tu ne comprends pas la langue dans laquelle elle te parle. En fin de compte, vous rirez franchement l'un de l'autre et, avec le ridicule, on tue l'amour.

— Tu m'accompagnes ? répondit immédiatement Cibrão.

— Je t'accompagne ; mais, même comme ça, je ne fais qu'augmenter par ma présence le nombre des acteurs de cette farce. Comment veux-tu que la Française me fasse l'interprète de son cœur si, comme je le suppose, elle éprouve le désir de te dire des choses embarrassantes pour deux amants en présence d'un tiers ? Et tu imagines comme il serait comique que je me trouve entre toi et elle, en train d'essayer de rendre en français et de traduire en portugais la langage intraduisible des soupirs ? Nous finirions par éclater de rire tous les trois. À mon avis, tu ne dois pas y aller. Invente un prétexte, qui te permette de fixer un autre rendez-vous, qui n'exige pas un long préambule oratoire, et au cours duquel le silence s'avérerait indispensable pour des raisons de discrétion et de prudence. Ne te rends pas dans des endroits où la nature champêtre t'oblige à discourir sur les fleurs et les délices des après-midi estivales. Essaie d'obtenir une rencontre dans les ténèbres, de sorte que ton intelligence des langues soit également protégée par les ténèbres, tu lui offriras en compensation les preuves les plus significatives de ta sensibilité, sans faire étalage de ton esprit. Réponds aux phrases par des soupirs. Le *Je vous aime* arrivera toujours à propos. Apprends à bien conjuguer le verbe aimer.

— Celui-là, je le connais.

— Déjà ? *Eu amo* ?

— J'aime

— *Eu amarei*

— J'aimerai.

— Bien. *Je t'aimerai pour la vie, pour toujours, éternellement.* Tu comprends ?

— Parfaitement.

— Ce que tu pourrais dire de plus, serait un pléonasme. Restes-en là. Adam a aimé Ève, avec beaucoup moins d'éloquence, si l'opinion que je me fais sur l'origine des langues ne m'induit pas en erreur. Les êtres irrationnels s'aiment également sans dialogues, à moins d'appeler dialogue le gazouillement des oiseaux et les grondements de la lionne affamée d'amour, quand son chéri rugit dans la jungle voisine. Imitons les bêtes afin d'être naturels, pour une fois. Cibrão m'interrompit : En fin de compte, que dis-tu ?

— Me conseilles-tu de ne pas aller à Carmide ?

— Cela me paraissait imprudent...

— Tu choisis ton moment pour venir me prêcher la prudence ! Je vais y aller et tu vas venir avec moi. Je promets de me passer de tes connaissances

pour me faire entendre. Je conjuguerai le verbe du présent de l'indicatif à l'impératif. J'offrirai mon bras à la française, tu t'arrangeras avec l'autre. La ferme a un jardin avec des grottes de myrte ombragées, l'amour habite ces grottes ; l'amour nous apprendra à parler.

— Puisqu'il en est ainsi... Allons-y.

Et nous y sommes allés.

La voiture des filles arriva peu après la nôtre. Elles en sautèrent avec une grâce mutine ; et, sans faire de manières, ni affecter la pudeur (la pudeur !... c'est de ça qu'elles manquaient !) elles prirent nos bras.

"*Je vous aime*" dit Cibrão à la riante créature, en l'embrassant à la base du nez, "*Je vous aimerai éternellement*" ajouta-t-il en l'entraînant par petits à-coups, avec la même tendresse impétueuse, j'imagine, que Jupiter quand il se transforma en bœuf pour ravir Europe.

Et moi, pour ressembler également à Jupiter, j'improvisai de bien suaves plaintes en prose mielleuse, comme celles que le cygne fameux chantait à Lédà.

Avec sa tige souple pleine de tarlatanes et de guirlandes artificielles à son chapeau, mon ami disparut dans les tonnelles de myrte, où l'amour les attendait pour leur apprendre sa langue vernaculaire.

La Française qui écoutait mon magnifique baragouinage amoureux était une jeune femme élancée qu'on avait dû beaucoup fêter en son Paris, jusqu'à ses trente ans, et qui était venue reflleurir naturellement sous un climat étranger, dans un pays de fous, comme le nôtre, de fous bizarres qui, jusqu'en amour, adorent les gallicismes, bien qu'en bon français ils soient déjà tombés en désuétude, parce que surannés et de mauvais aloi. Mademoiselle Florence Carlin était passée de mode là-bas, dans son pays. Parmi nous, ici, elle était portée aux nues dans les conversations des muguets, et courtisée à grand renfort de galanteries par les plus gentils garçons faits au tour (pour ne pas dire que la fortune les avait portés au tour), et avec la promesse d'un gros capital par quelques vieillards riches, je dis vieillards parce que réputés tels par le vulgaire, car à Lisbonne, on ne sait si Truc ou Machin était vieux que lorsqu'il meurt, à condition que la notice nécrologique nous dise dans quel cimetière il a été enterré, et l'âge qu'il avait. On entend fréquemment poser cette question à un jeune homme de cinquante ans :

— Vous avez été à Sintra ?

— Oh ! répond-il, en caressant sa moustache bien peignée, et enduite d'un vernis luisant, j'ai été à Sintra, Madame.

— Y avait-il beaucoup de monde au dîner de ma cousine, la vicomtesse ?

— Oui, ma chère marquise, il y avait trente dames, et *nous les jeunes gens*, nous étions vingt-sept.

Pour en revenir à nos moutons, je puis vous assurer que ma Française n'en était pas un.

Je lui donnai une idée de *mon âme*. Je lui contai les souffrances que j'éprouvai dans la quête de la femme, que la fantaisie, en mes rêves, revêtait des habits immaculés de l'ange. Je lui dis encore que son image, comme la splendeur de la lune quand elle éclate brusquement, dans l'horrible obscurité d'une nuit tempétueuse, *dans l'affreuse obscurité d'orageuse nuit*, m'avait illuminé dans les ténèbres de ma vie.

La Française m'écouta avec un effarement, et un soupçon d'inquiétude, comme une colombe qui appréhende le bagout d'un perroquet. Chaque mouvement mélodramatique de mes mains provoquait une secousse nerveuse, sans troubler autant sa pudeur que celle de Virginie sous les assauts lubriques du décemvir Appius Claudius, d'indécence mémoire.

Convaincue de l'innocence de mes mimiques, la dame s'enhardit et me raconta qu'elle était une jeune fille d'une bonne famille de Paris, et qu'en tant que telle, elle s'était jugée digne de s'unir à un duc perfide qui l'avait enlevée et abandonnée. Après avoir trois fois essayé en vain d'attenter à sa vie, la victime du duc résolut de fuir Paris pour que la société n'assistât pas à sa déchéance. Elle avait par hasard appris qu'une couturière française renommée, installée à Lisbonne, avait fait publier quelques annonces à Paris. Mademoiselle Elise de la Sallette changea de nom, s'inscrivit, et vint expier sa faute en travaillant. Voici l'histoire que j'entendis, les yeux baignés de larmes.

Après cette déclaration, mon langage s'abaisse jusqu'au vil prosaïsme ; mais mon âme éprouvait des sentiments plus secrets et plus nobles. Je la traitai avec le respect qu'impose le malheur, surtout si la victime est tombée de l'autel des adorations au noir holocauste de sa virginale et sainte confiance. Le soir, au moment où Cibrão revenait des fourrés d'arbustes, je demandai à la noble infortunée la permission de lui serrer la main et de lui donner le titre respectueux et vénérable d'amie.

Nous prîmes congé l'un de l'autre.

Cibrão me convainquit que l'amour se trouvait dans les myrtes et qu'il était venu à leur rencontre dès qu'il les avait vus, en distillant pour chacun d'eux la langue grâce à laquelle ils se comprirent parfaitement et *quantum satis*. Je restais pantois de ce qu'il me raconta, et si je ne le rapporte pas, c'est que je ne veux pas voir mes lecteurs pantois. Je le laissai du reste également pantois. Je lui parlai avec une poignante chaleur de la déplorable infortune de Mademoiselle Elisa de la Sallette, il se mit à rire, et s'écria : "Tu es prêt à avaler toutes les bourdes ! Envoie-moi la poésie au diable, elle fait d'un homme un sot."

Je jugeai que mon ami était un imbécile heureux, et je me tus.

J'écrivis beaucoup cette nuit-là. J'ai conservé les deux premiers chapitres d'un roman, que je commençai alors, intitulé : *Abîmes de l'Amour*. Dans le premier, je décris Elise *ab ovo*, c'est-à-dire à partir de l'incubation des anges qui l'avaient engendrée. Il s'agissait là de niaiseries, mais c'était original, un rare mérite parmi les niaiseries qui s'écrivent et qui se disent par ici. Dans le second chapitre, je la couche dans un berceau en or, je l'entoure de bonnes et de mauvaises fées, d'anges fidèles à Notre Seigneur et d'anges précipités en Enfer. J'avais l'intention, dans le troisième, de dresser l'horoscope de l'infortunée, l'attribuant à la victoire remportée par Lucifer sur son ange-gardien. Cela m'avait demandé beaucoup de travail et de talent.

J'avais compté publier le roman par souscription, à 15 réis la brochure, avec une dédicace en ces termes :

À L'ANGE

QUI CONSERVE SA PURETÉ DANS LE MALHEUR
ET QUI, AVANT DE SOUFFRIR LE MARTYRE,
S'APPELA
Mademoiselle Élise de la Sallette
ET QUI, AUJOURD'HUI
S'APPELLE JUSTE
LA SAINTE
L'AUTEUR CONSACRE
CETTE URNE REMPLIE DE SES LARMES

Les jours suivants, j'entrevis la martyre, le soir, à l'heure où elle quittait l'atelier de couture.

Je me concentrais, et je lui adressais ces mots chargés de soupirs : "Ô Sainte de l'Amour ! Elles ne pourraient dire, ces femmes qui se pavanent aujourd'hui dans les salons avec les vêtements que tu leur as faits, combien de larmes tu as versées sur leur étoffe, qui t'insultait et te raillait dans ton malheur."

Un après-midi, je me trouvais dans le Passeio Publico lorsque les deux Françaises s'y engagèrent. Je les saluai de loin, révérencieusement. Elisa me répondit avec un geste d'une intense mélancolie, comme si elle me disait : "Oh ! ne dénonce pas à ces hommes de pierre l'infortunée qui passe !"

Derrière moi, se trouvait un groupe de messieurs qui firent des commentaires ponctués de rires au passage des couturières. Je tendis l'oreille, et j'écoutai surtout les paroles d'un quidam dans ce faisceau de quolibets. Voici ce qu'il disait :

"(...) Ça semble incroyable ! Quand je l'ai connue, il y a quatre ans, elle était avec un étudiant brésilien qui suivait le Cours Supérieur de Lettres. Je l'ai rencontrée dans les *guinguettes* ; elle dansait le cancan avec une admirable maestria. Après le Brésilien, c'est un Italien qui l'a récupérée ; l'Italien l'a cédée gratis à un ténor ; le ténor l'a passée au coryphée des choristes ; après ça, elle a commencé à dégringoler, et je l'ai perdue de vue. Et puis voilà que je tombe sur elle, au magasin de ***, son visage respirant la pudeur, son langage, la modestie. J'ai fait d'adroites allusions à son passé, aux *guinguettes*, au cancan, au Brésilien, et à la nombreuse dynastie des amants qui avaient subjugué son cœur ; et elle, arborant le plus marmoréen des visages, elle me dit que je me trompais, que j'étais un infâme. Mais le plus beau dans tout ça, c'est qu'elle s'est déniché un provincial qui se balade par ici, une connaissance du Cibrão Taveira, en se faisant passer pour une jeune fille séduite par un duc, elle prétend même qu'elle s'appelait à Paris *Élise de la Sallette*."

Ils s'esclaffèrent tous, et je posai la main à gauche, sur ma poitrine, où mon cœur battait à me rompre les côtes, et à me déchirer les membranes. Je fixai l'homme qui s'exprimait de la sorte, et je me dis : "Si tu mens, tu paieras ton infamie de ta vie."

Je partis à la recherche de mon ami Cibrão Taveira et je lui racontai ce que j'avais entendu. Sans se moquer de ma douleur, Cibrão m'a répondu, avec le plus grand sérieux :

— Ce que cet homme t'a dit, c'est la vérité. Je n'ai pas voulu dissiper tes illusions, je savais que cela te ferait de la peine. Je tiens cela de l'autre, qu'elle considère comme une amie intime. Elles sont toutes deux du même

tabac. Aucune d'elles n'est faite pour des poètes qui emboîtent le pas aux anges. Si elle peut t'être d'un quelconque usage, rends grâce au Ciel qu'elle soit ce qu'elle est. Si tu veux des femmes pour des romans ou d'autres proses, cherche-les dans ton imagination et laisse le monde réel comme il est, car il ne peut être meilleur.

Je partis pour Mafra dans le but de mourir d'ennui ; l'endroit était parfait pour ça ; mais ma robuste constitution résista à l'épreuve.

Quand je retournai à Lisbonne, au début de Septembre, la Compagnie Lyrique était arrivée. Un des figurants sous contrat était le ténor qui avait succédé à son compatriote, le peintre. La Française le vit, ils se reconnurent, s'aimèrent à nouveau, et vivaient en ménage dans un entresol, Rua do Outeiro.

Je suis tombé sur eux chez le Mata au Cais do Sodr . Elle mangeait un beignet de crevettes, je m'approchai d'elle et lui dis :

— Puis-je avoir l'honneur d'être présenté à M. le Duc ?

Ils me fixèrent tous les deux, et la Française était dans ses petits souliers.

J'ajoutai :

— Je vois que votre séducteur a fait son devoir de gentilhomme, Mme la Duchesse. Vous savez à quel point votre bonheur doit me combler. Maintenant, pour le prix du chagrin que m'ont donné vos malheurs, si vous pouviez m'accorder le plaisir de vous voir danser le cancan...

L'Italien se leva brusquement, d'un bond. Je sortis lentement du salon ; et lui, d'après moi, se rassit. Il a bien fait : je n'étais pas d'humeur à plaisanter.

C'est ainsi que s'est terminée l'histoire des sept femmes, un nombre cabalistique dont la mystérieuse influence dérangerait quelque peu mon  me.



LA FEMME QUE LE MONDE RESPECTE

I

Mon  me revint sur ces  v nements et vit que les sept amours qui l'avaient boulevers e étaient ridicules et ne méritaient pas d'être invoqu es

pour expliquer le cynisme excessivement satanique que je m'efforçais d'adopter.

Avant de rentrer cependant en moi-même, je passai six mois à dire au monde, dans des proses, sous le titre de *Méditations*, et dans des vers, sous le titre de *Cris de l'Âme*, que j'étais sceptique et cynique, et que je plongerais dans la fange dont elles avaient souillé mon cœur de blondes vierges avec leur amour ingénu, et autant de vierges de diverses couleurs que mon libertinage attirerait sur l'autel de mon insatiable rancune. Voici une copie des principaux poèmes que je composai...

NOTE

Je préserve la patience du lecteur des rudes coups qui la menacent. Il trouvera bon, toutefois, que je lui présente, à titre de preuve, quelques échantillons des poésies sceptiques de mon ami Silvestre. Je commence par la plus philosophique :

Hier le ciel me sourit, des étoiles par milliers
Me parlèrent d'amour.
Hier des fleurs par milliers, et toutes,
Me dispensaient de leurs dons, de leurs belles urnes,
L'arôme pour mon âme en fleur.
Aujourd'hui, hélas ! aujourd'hui un ciel de poix, et la terre
De crêpe funèbre.
Aujourd'hui, une poitrine qui ne renferme que poison,
Et l'âme en feu, damnée, qui erre,
Dans un infernal tourbillon.

Ce qui suit est moins innocent :

Femme ! Dans mes angoisses, je me débats,
Par le remords aiguillonné
De ne te point fouler aux pieds !
J'avais une foi... Tu l'as tuée !
J'avais une lumière... Tu l'as éteinte !...
Femme ! quel monstre tu es !

Ce quatrain du poème LXIX est plus rageur :

Cette âme perverse, je la vais déchiqueter
Je vais cracher sur ton front le poison
Que tu as versé dans ma poitrine, et je te vais poser
Le stigmaté d'une éternelle honte !

Cela suffit pour épouvanter les âmes et donner une idée de la poésie contemporaine de Silvestre.

Dans ces confessions, je serai modeste et véritable, comme Saint Augustin et J.-J. Rousseau, mais toutefois plus honnête que le saint et que le philosophe. La pudeur et une vanité naturelle veulent me mettre un bâillon ; mais j'expierai mes sottises en les confessant. Si, pour mon malheur, je me suis trouvé pris dans une telle foule de fous fieffés avec lesquels je me confondais, j'établirai maintenant une distinction en

précisant, en lettres rondes, que je n'ai pas entendu dire qu'un de mes amis en ferait autant.

En ma qualité de sceptique, je jugeai que le désordre de ma chevelure devait refléter l'image de mon âme. Je commençai donc par donner à ma tête un air fatal qui devait attirer l'attention et piquer la curiosité d'un monde déjà las d'admirer des têtes sortant de l'ordinaire. L'anarchie de mes cheveux me coûtait de l'argent et beaucoup de peine. J'allais tous les jours chez le coiffeur calamistrer les longues boucles qui ondoyaient jusqu'à mes épaules, puis j'en défaisais les spirales, je les frisais en de capricieuses ondulations, je laissais à mon front le plus d'espace possible et je secouais la tête les mèches débordantes et les accroche-cœur. Comme ma tête était malgré ça moins dégagée qu'il est nécessaire pour exprimer "le désordre et le génie", je commençai à me raser la tête, en réduisant progressivement le domaine de ma chevelure, jusqu'à me donner un front dilaté, avec des bosses frontales telles que la nature n'en avait accordé ni à Shakespeare ni à Goethe.

Ma tête n'était guère susceptible d'exprimer les vivants tourments d'une âme, vu que mon visage était sain, rougeaud, riche en fibres musculaires. Il était nécessaire que je remédiasse au malheur d'être en bonne santé sans attaquer les organes indispensables à la vie, en absorbant des tisanes. On me conseilla les cigares de la Régie, j'en fumai pendant quelques jours, sans autre résultat que de m'exposer aux tubercules, une indéniable dégradation de mes facultés intellectuelles, et je ne sais quel ennui que ne pouvait même dissiper la farce où je me donnais en spectacle à moi-même depuis un bon mois. Ma figure restait prosaïquement et ignoblement rubiconde, et les excès de toux provoqués par la fumée la rendaient encore plus rutilante. Un médecin à qui j'étais très lié me prescrivit une essence violette pour me donner ce qu'on appelle vulgairement des "cernes". Avant de me coucher, je m'appliquais quelques coups de pinceau sur l'épiderme, de la paupière inférieure aux protubérances malaires. Quand je me levais, je prenais infiniment de précautions pour ne pas laver les parties assombries par l'encre, et avec des bâtonnets de ouate j'éclaircissais les teintes par endroits trop chargées. J'y mettais une telle passion artistique que je parvins à une mortelle perfection des coloris, si bien que mon médecin réussit à me persuader que, de loin, mes yeux semblaient naturellement battus, et que j'arrivai à m'en convaincre moi aussi, comme le médecin. Je me composai donc une tête entre la sentimentalité d'Antony, et le tragique de Faust. Ma satisfaction eût été plus entière, si aux racines des cheveux, à l'endroit où je me rasais la tête pour m'élargir le front, n'était apparu un diadème azuréen. C'était une vengeance de la nature. Chaque fois que je me voyais avec ce disque sur le front, j'éprouvais la douleur du poète de *Don Juan*, quand il contemple son pied qui boîte, à cause duquel et grâce auquel le furieux lord a tant de fois botté le cul au genre humain.

Accommodé de la sorte, je sortais de chez moi à l'heure où le soleil tombait à plomb, ou quand les nuages se déchiraient en torrents. Mon cheval était noir, noir mon costume, tout en moi, et dans mon allure, reflétait la noirceur de mon âme. J'arrivai à me tromper, et à me contempler moi-même avec une certaine compassion et une certaine sympathie. Les groupes dont j'étais connu disaient, en me voyant passer : "C'est une femme qui l'a mis dans cet état". Je savais que dans les cercles de jeunes gens on avait pris l'habitude de raconter à mon sujet l'histoire suivante : "J'avais aimé une petite fille de rois, la fille d'un noble, dont les aïeux collectionnaient les portraits de vingt générations avant qu'on

inventât la peinture. Que la jeune fille, fascinée par ma témérité même, était, à l'heure de la sieste, descendue à son jardin, et avait lancé sur le sommet de mon chapeau une fleur appelée 'ah'. Que le jardinier observait ce manège, et l'avait dénoncé à l'aristocrate. Que l'aristocrate avait fait venir sa fille, et qu'après l'avoir écouté balbutier sa réponse, il l'avait fait entrer au monastère des Comendadeiras da Encarnação, où elle dépérissait lentement, et moi, de l'extérieur, je lui parlais à des heures indues, avec pour témoins les étoiles du ciel et les mystérieux murmures de la nuit, résolu à mourir dès que l'ange déploierait ses ailes immortelles pour gagner une gloire éternelle." Amen.

C'est ce qu'il se disait, mais la réalité était différente.

II

Il est vrai qu'au cours d'une de mes furieuses promenades, quand le ciel décochait ses éclairs, je pris le chemin de Sintra, et vis à la balustrade d'un balcon, les yeux fixés sur l'occident tempétueux, une femme, qui m'apparut comme la colombe apportant sa bonne nouvelle au quarantième jour du déluge. Je tirai les rênes de mon cheval, retins ma respiration, la contemplai avec une pétulante tendresse, et elle s'en alla.

Je revins le lendemain à Benfica, et je vis la jeune fille en train de lire, un perroquet perché sur son épaule gauche.

Le perroquet fut effrayé par les bonds de mon cheval, sauta de son épaule sur ses genoux, lui arrachant son livre, lequel, passant entre les balustres, tomba dans la rue. Je bondis de mon cheval, ramassai le livre et attendis qu'un domestique vînt le récupérer. Entre-temps, je l'ouvris, cherchai le titre à la première page, et constatai que c'était *L'Homme aux Trois Culottes*. J'en conclus aussitôt qu'elle adorait méditer sur des choses éthérées.

Je remis le livre au domestique en livrée cannelle, lequel examina le jarret droit de mon cheval et trouva qu'il avait deux suros. Je lui demandai comment s'appelait la propriétaire du livre, et il répondit que la dame s'appelait Paula, qu'elle était *morgada*, qu'elle allait se marier, et sur ses habitudes ne me dit rien.

Je remontai en selle, rebroussai chemin après une courte promenade et, en passant devant sa porte, je vis Paula donner des guignes à son perroquet. Elle me vit et prit la couleur nacarat des guignes.

Il me fallait une passion qui me prît par les cheveux, une passion qui m'entraînerait d'un enfer à une autre, qui me hissât à l'apogée de la gloire, ou me précipitât dans le gouffre de la mort. J'avais besoin de cela, parce que je n'avais rien à faire, que je jouissais d'une santé robuste, et que je me rasais le haut du crâne depuis cinq mois pour je ne sais quel destin !

Aimer une jeune héritière dont le mariage était fixé, galante, élevée parmi les oiseaux et les fleurs, environnée des magiques rumeurs des forêts ; tout cela me sembla répondre à mon anxieux désir de lutter, de souffrir, de connaître une vie pleine de gloire ou une mort pleine d'honneur. Lorsque je méditais là dessus, et que l'envie me prenait d'entrer dans un restaurant à *la carte*, et de commander un pâté de pigeon, je rougissais de ma nature rustaude.

Je tombai un jour sur le domestique de D. Paula qui promenait ses chevaux au Campo Pequeno. Nous parlâmes de races de chevaux, et du farcin des susdits pour lequel il connaissait des recettes efficaces. Je m'arrangeai pour orienter la conversation sur l'aristocrate, et j'obtins les

éclaircissements suivants : la jeune fille lui avait demandé si j'avais dit quelque chose en lui remettant son livre, et s'était montrée fort surprise que je voulusse connaître son nom. Elle souhaitait vivement savoir si j'avais lu le titre du livre, et le domestique n'avait rien pu lui dire à ce sujet. Elle lui avait demandé s'il me voyait parfois sur la route, et elle était restée fort pensive quand elle avait appris que je m'arrêtais là, et que je regardais ses fenêtres quand le domestique, à minuit, se levait pour calmer les chevaux.

Ces révélations m'encouragèrent à demander à l'expansif postillon de me rapprocher du cœur de sa patronne par le truchement d'une lettre respectueuse et qui lui rendrait justice. Après avoir vaincu des scrupules forgés de toutes pièces, le domestique accepta de prendre le mot que j'écrivis dans une épicerie du Campo Grande, et qui mériterait d'entrer dans un recueil de lettres à l'usage des anges, si les amours là-haut avaient besoin d'avoir recours au style, et s'épanouissaient en raison directe du rythme des périodes.

Je suis allé à Benfica un autre jour. Je vis le perroquet qui sauta de sa cage sur le parapet du balcon à mon passage, et dit : "Il en tient une bonne !" Cela me parut une plaisanterie que sa maîtresse avait apprise à l'oiseau ; mais la Providence est si bonne pour les fous qu'elle les dédommage par le talent d'imputer au hasard les traits qui leur sont de toute apparence adressés à dessein.

Dans cette situation aussi douloureuse que blessante pour mon amour-propre, je fus à un bal. Mon entrée dans les salles ne passa pas tout à fait inaperçue. La jeunesse des deux sexes me dévisagea avec une affectueuse bienveillance. Mes cheveux me donnaient un air fatal, mes cernes, un air très fatal.

À onze heures, tandis que je m'affalais sur un coussin dans la salle d'attente, comme un corps qui n'en peut plus de son âme, la sonnette du patio retentit deux fois et, tout de suite après, Paula entra, au bras d'un garçon bien fait, escortée d'autres dames et de vieux messieurs. Je crois qu'elle ne me vit pas, et que si elle me vit, elle fit ce que font les dames les plus innocentes et les plus simples quand elles ne veulent pas voir.

Je la suivis. Je m'approchai d'elle dans les salles. J'entendis le son de sa voix. J'eus des nouvelles indirectes du perroquet qu'une autre jeune fille lui avait demandées. Je l'invitai à un quadrille. Je constatai qu'elle faisait un geste pour accepter, et je me sentis tout bête, en songeant à ce que je devrais lui dire.

De telles affres ont produit de grandes folies, et de grandes conceptions. Je veux bien croire que je n'ai pas été malheureux en lui tenant ce langage :

— La providence des malheureux a dirigé mes pas en ces lieux. Je ne savais pas que je venais ici rencontrer l'ange qui avait fait de ma vie un supplice. Je suis entré dans ces salles comme Dante dans la région des larmes, comme Trophonius dans son antre, dont il ne sortirait plus le sourire aux lèvres. Madame, vous foulez aux pieds le cœur le plus dévoué qui ait jamais palpité dans la poitrine d'un homme. Je me suis trompé quand je vous ai vue sous l'éclat des éclairs en cette après-midi tempétueuse. Je vous ai alors aimée comme le marin qui soupire aime la croix sur le parvis de sa terre natale. Je vous ai aimée comme le rossignol à l'ombre des saules. Je vous ai aimée comme la rosée la fleur, et la brise du soir les ailes irisées du papillon.

Paula me fixa et se gratta la tête avec son éventail.

Dans un autre intervalle entre deux danses, je poursuivis :

— Pourquoi n'avez-vous pas répondu à ma lettre ?

– C'était impossible, j'ai déjà donné mon cœur. Par délicatesse, je ne vous ai pas retourné votre lettre, et je vous demande de ne pas m'en écrire d'autres, vous me *compromettez*, dit-elle.

Ce gallicisme me sembla détonner sur les lèvres de Paula. À tous les moments de ma vie où je vois la langue de Barros et de Lucenas *compromise*, je donne raison au philosophe français qui, à l'heure de sa mort, corrigeait un solécisme de sa bonne, dans son souci de défendre jusqu'à son dernier souffle le trésor de la langue. Et avec quelle admiration je lis ce trait du grammairien Dumarsais qui, aux dernières affres de la mort, s'exclamait : "*Hélas, je m'en vais... ou je m'en vas... car je crois que l'un et l'autre se dit ou se disent.*"*

L'individu qui lui donnait le bras à l'entrée s'approcha de nous ; à son air, je compris que Paula craignait d'avoir été entendue par ce monsieur qui la fixait avec méfiance.

Je n'eus plus jamais l'occasion de lui parler. Paula s'en alla à trois heures, et je m'en fus dans ma chambre dévorer le reste de ma nuit en me répétant ses paroles avec une telle tendresse que même le gallicisme résonnait à mes oreilles comme les expressions châtiées de mon cher Castilho.

J'avais entre les mains le *Printemps* de cet auteur. Je l'ouvrais au hasard quand les rayons du soleil filtrés par le rideau vert éclairaient joyeusement ma chambre. Il semble qu'avec la lumière l'espoir y pénétra : c'était son ange qui était descendu sur les rayons de soleil ; j'ouvris le *Printemps* au hasard, et je tombai sur ces vers prémonitoires qui me transportèrent d'allégresse.

Toutes sacrifient sur les autels de l'amour ;
Les plus fervents soupirs n'en offensent aucune.
Elles aiment entendre qu'on les dit belles.
Si elles sont cruelles en nous entendant,
Si en se déroband elles fuient leurs galants,
C'est qu'une insane loi, et d'atroces coutumes
Leur ordonnent de fuir...
Que ce soit tôt ou tard, l'universelle loi
L'emporte, elle triomphe, enlève en ce triomphe
Le beau sexe enchanteur qu'elle a su menotter.
Toutes opposent de savantes résistances.
Il ne faut pas céder : nous comptons comme alliés
Leurs propres cœurs ainsi que la nature même.

Je lus les fort douces prescriptions que délivre le délicat poète aux malheureux amants et, dans un flamboiement de folle allégresse, je tombais sur ces vers :

Nous offrirons tout d'abord à ces nymphes
Sur des autels champêtres, et dressés
À l'ombre des arbres et au pied des fontaines,

* Je ne supprime pas cette incidente du philosophe et du grammairien, quoique hors de propos, futile et inesthétique. Silvestre se perdait parfois en ces divagations qui dénotent un manque de fermeté dans la composition et un laisser-aller dans la trame des idées. Honneur lui soit rendu pour son amour de la langue, qui allait jusqu'à refroidir subitement des passions volcaniques au vu des incorrections grammaticales des lettres qui répondaient aux siennes, toujours châtiées.

Dans les fraîches grottes, ou sur des collines,
Des festons, des guirlandes, des oiseaux, des fruits,
Et des chapelles de buccins, de coquillages

.....

Le poète nous apprend dans ce passage à aimer les nymphes ; et moi qui possède la nomenclature de l'école arcadienne, je jugeai que *nymphe* était l'épithète générique pour toute femme qu'on aime.

Et c'est cette opinion erronée qui me poussa à envoyer

Des festons, des guirlandes, des oiseaux, des fruits,
Et des chapelles de buccins, de coquillages.

Encouragé par l'Ovide portugais, j'achetai Praça da Figueira beaucoup de fleurs, et demandai qu'on en tressât une guirlande, qui valait le coup d'oeil ; dans un petit cabas de paille italienne, je disposai six pêches veloutées, d'une appétissante fraîcheur ; je ne pus me procurer de buccins, ni de coquillages ; mais pour ce qui est des oiseaux, j'eus beaucoup de chance ; j'achetai une jolie perruche, Rua do Arsenal.

Je fis plus.

Je m'adressai discrètement à une jeune paysanne coquette de Benfica, lui offris une jupe rayée et un gilet de castorine jaune ; je lui fleuris les cheveux, et lui collai un bouquet sur le sein. Je n'ai jamais vu de chose aussi fraîche, ni de plus bucolique entremetteuse pour transmettre le message d'amour d'un satyre urbain à une nymphe stylée par des tombereaux de suaves idylles, comme il est de notoriété publique.

Je formai la jeune fille à l'art de présenter à une aristocrate :

Des festons, des guirlandes, des oiseaux, des fruits

Ce devait être l'heure où elle descendait dans son jardin, séparé de la rue par une grille. L'occasion de les lui remettre se présenta mieux que je ne m'y attendais. D. Paula remarqua la svelte paysanne avec le cabas à l'une de ses mains, la cage à l'autre.

— Ah ! Un perroquet ! s'exclama la jeune fille. C'est pour le vendre ?

— Non, madame, dit la paysanne, c'est pour vous le donner, madame.

— A moi ! Et qui me l'envoie ?

— Vous le verrez, madame, dans une petite lettre qui se trouve là, parmi les fleurs.

— Une petite lettre !? Qui est-ce qui m'écrit , vous connaissez le nom de la personne ?

— Non, madame, mais le monsieur qui m'a envoyé ici m'a demandé de vous dire d'accepter la perruche, les fleurs et les pêches, et de déchirer la lettre, si vous n'en vouliez pas.

— Les pêches ! s'exclama l'aristocrate. Qui est-ce qui m'envoie des pêches ?!

— C'est lui, rétorqua la paysanne.

— Emportez-les, emportez-les, riposta D. Paula. Je n'accepte rien .

— Mais moi, on m'a dit de laisser tout ça ici, répondit la paysanne, en posant le cabas et la cage sur le dessus d'une porte aménagée dans les grilles.

À cet instant, le père de la jeune fille apparut à une fenêtre et demanda ce que faisaient ce panier et cet oiseau sur le dessus de la porte. D. Paula,

surprise, surmonta son sursaut, dit que c'était sa cousine Piedade qui lui avait envoyé cette perruche et ce petit panier de fleurs. Le père, qui avait un penchant pour les perruches, descendit dans le jardin ; entre-temps, sa fille cacha la lettre attachée à la guirlande par un ruban rouge. Après avoir examiné la perruche, le vieil homme jeta un coup d'oeil au cabas ; il aperçut les pêches alléchantes, et comme il y en avait six, il en mangea trois avec une délectation de goinfre, en donna une à sa fille, et en garda deux dans les poches de sa *robe de chambre*. Pour lire la lettre, Paula se dissimula sous une tonnelle. La prose vile eût été déplacée dans une scène d'une si haute poésie. C'était donc en vers qu'était rédigée ma lettre que, selon les recommandations de la Poétique d'Aristote et Longin, je dois appeler *épître* et pas *lettre*. La dite épître, c'est encore le sonore Castilho qui m'a poussé à l'écrire suivant ces recommandations du *Printemps* déjà cité :

Nous composerons des chansons
Dans les travaux des champs répétons
Les perfections, les mérites, les noms,
Des Napées, etc.

Et, dans un autre passage :

Après avoir peu à peu transformé
S'il en est la honte, la peur en confiance,
Nous changerons de style : dans nos vers,
Sans faiblir et toute seule la beauté
Embrasera les ailes de notre inspiration.
Elles vont sourire et s'y complaire ; beaucoup
Suspendront leur pas sur leur chemin.
Cette loi ne connaît d'exception ; ce qui les domine toutes,
C'est la soif, et la gloire, d'être appelées des belles.

Je n'ai pas pris littéralement le premier conseil : *Nous composerons des chansons*. Il me sembla que je recevrais un étrange accueil, si j'allais à Benfica chanter des sérénades, car ce siècle de fer ricane, avec l'outrecuidance des gens cultivés, une culture creuse et stérile, qui ne reconnaît que les jouissances corporelles, dépouille le cœur de sa poésie originelle et prive un amant du doux soulagement de façonner son siècle ; au lieu de chansons, j'écrivis des hendécasyllabes et des alexandrins alternés, en m'attachant au mode saphique, le tout saupoudré de refrains en pentasyllabes. C'était un cataplasme à faire suppurer le cœur le plus endurci.

*

IV

Dès le lendemain, empourpré d'une pudeur candide, je me rendis à Benfica. Cette pudeur plaide en ma faveur. Le véritable amour offre une seconde innocence. Une telle maxime, que je livre au public, doit servir de rempart à beaucoup de dames d'un certain âge, et vivant d'une certaine

façon, qui opposent d'inattendus dédains aux audaces des galants qui les assiègent avec des airs de César, croyant que venir, voir et vaincre, cela va de soi. Le monde traite ces dames de roublardes ; et moi, qui en connais plus sur le coeur humain que le vulgaire, je dis et je jure qu'il est une seconde innocence, avec ses adorables sursauts de pudeur, qui les rend si farouches. J'ai rencontré beaucoup de sentiments comparables dans des poitrines qui m'étaient dévouées. Si je pouvais transvaser dans des corps tendres les coeurs sensibles que j'ai conquis, de dames d'un âge ne répondant pas au canon, nous ne souffririons pas devant le bonheur de la même soif que Tantale. Mon erreur a été de rechercher une âme aimante et sage chez la femme de vingt ans, la beauté et la grâce chez celle de cinquante. La première est une enseigne que tous m'envient, la seconde un bien que personne ne me dispute. C'est pour cela qu'aucune ne peut me convenir.

Revenons à l'histoire.

D. Paula de Albuquerque me vit à travers les vitres et me fit de grands gestes en tenant des fleurs de la guirlande où le ruban était resté attaché. Je fus saisi, dans le secret de mon coeur, d'une folle jubilation et compris pourquoi l'on appelait les antiques poètes des *voyants*, autrement dit des prophètes. Je bénis le *Printemps*, le livre de mon âme, et la voix inspirée du devin qui m'avait appris le filtre amoureux

Des festons, des guirlandes, des oiseaux, des fruits.

La perruche était dans sa cage et méritait d'attirer l'attention de la postérité au même titre que le célèbre petit oiseau de Lesbie, du poète romain. Si j'avais publié tous les poèmes où, m'accompagnant de mon plectre, j'évoquais la perruche, mon volume se présenterait comme un traité d'ornithologie où les phénomènes de l'amour chez les oiseaux sont discrètement dévoilés de façon à pouvoir être mis sous les yeux de la jeunesse.

Ces détours tenaient la curiosité de mon futur lecteur. J'en viens au fait.

Paula me répondit, en me remerciant pour son oiseau chéri, les fleurs et la surprise. Elle omettait juste les pêches, à moins que la surprise, c'eût été les pêches.

Nous échangeâmes de plus en plus de lettres, d'une passion si fervente de part et d'autre qu'il faudra, semble-t-il, attendre avant de voir revenir sur ce globe dégénéré deux personnes pénétrées d'un tel amour, et douées d'un tel style.

Cet amour était arrivé au point où l'on pouvait envisager un honnête mariage ; mais ma main plébéienne n'osait écrire un tel mot. Je pris alors en haine mes grands parents, qui vécurent sottement comme d'honnêtes laboureurs, évoquant avec un orgueil inoffensif l'estime que leur avait accordée sa Majesté le Roi D. Dinis. Pas un seul Habit de Christ dans ma famille ! Je n'ai même pas eu, lors de l'invasion de Junot, un parent qui eût tué deux Français au moins, et fût allé à Rio de Janeiro demander un Habit du Christ à Sa Majesté D. João VI, qui donnait dix Habits du Christ à une famille qui avait tué dix Français ! Mon père avait poussé la dépravation jusqu'à donner à manger à quelques soldats de Napoléon qui lui avaient demandé un abri, et à panser leurs plaies ! Il ne les a même pas laissés mourir !

Je conçus l'idée de me procurer une Commanderie du Christ, parce qu'on m'avait dit que c'était plus facile que de trouver quelqu'un qui en réclamât

une à juste titre. L'obtention de cette grâce était en bonne voie, quand mon infortune m'exposa à de nouvelles déceptions.

Quand je réfléchis au lamentable dénouement de cet épisode de ma vie, j'arrive toujours au triste sentiment que D. Paula s'est payé ma tête.

Le fait est qu'alors que je me rendais à Benfica, non pour la voir, la nuit étant bien avancée, mais pour adorer le sanctuaire où elle devait, à cette heure là, voir mon image en rêve, je vis, adossé au mur en face de sa maison, une silhouette avec un capuchon, un amer capuchon pour mon cœur soupçonneux (je me flatte d'avoir converti ces deux capuchons en une élégance de style, qui m'appartient, et s'il en apparaît une semblable sans mon paraphe, nous la considérerons comme un larcin, et les faussaires seront poursuivis en bonne et due forme).

Je dépassai cette silhouette humaine et, assez loin de là, je descendis de mon cheval, pris ses rênes, et revins discrètement sur mes pas pour observer le scandale, si scandale il y avait. S'il y en avait un, lecteurs pieux !...

La cloche du monastère dominicain exhalait de ses poumons de bronze les deux heures du matin, quand une fenêtre de l'hôtel s'ouvrit presque sans bruit, et sans même avoir la pudeur de se voiler la face, la lune éclaira sous mes yeux le visage de Paula.

L'encapuchonné s'approcha du grillage et murmura quelques mots que je ne pus entendre parce que mes oreilles étaient alors comme le vestibule de l'enfer qui se creusait à l'intérieur de mon âme.

Cet intolérable supplice dura une heure au bout de laquelle j'étais devenu un assassin programmant le meurtre de cet homme qui était venu se jeter en travers de mon farouche amour de tigre.

"Oh !" m'exclamai-je dans les plus secrets arcanes de ma poitrine. "Oh ! pourquoi es-tu venu, malheureux, enflammer l'ire de l'homme qui brûle de boire ton sang et de dévorer tes chairs ! Quel démon t'a mis sur mon chemin, si je vais poser mon pied sur ta poitrine et t'en arracher le cœur pour le jeter à ta face de parjure ! N'as-tu pas une vieille mère qui te pleure, un vieux père qui s'appuie à ton bras au bord du sépulcre ? Ne savais-tu pas que tes jours étaient comptés et qu'imprimé sur ton front, avec ton propre sang, le monde lira ce mot épouvantable : 'Vengeance' ? Oh ! tu ne savais pas que Paula m'appartenait, à moi, comme toi dès lors tu appartiens aux vers, comme nous trois, elle, moi, toi, hélas, nous appartiendrons tous à l'Enfer !"

Ce que dit, j'allai chercher mon cheval. Il s'était détaché, et se régala, vautre sur le sol, à faire des cabrioles. Les sangles de la selle étaient cassées, et les rênes aussi ; il ne restait à la tête que deux courroies utilisables.

Je rugis de colère et mon cheval, terrorisé, partit au triple galop sur le chemin de Lisbonne.

La providence est la maîtresse du *ridicule*, quand elle veut. Ma rancœur se partagea entre l'amant de Paula et le quadrupède fugitif. Je m'assis ensuite, essoufflé, sur la marche d'un escalier, je regardai la lune, me regardai moi-même, regardai la selle que j'avais gardée sous le bras, et j'éclatai de rire.

Et mon rire était un féroce éternuement, une de ces choses où l'on sent Lucifer quand il combat le vertige de son impuissante rage contre Dieu.

Il était quatre heures du matin quand j'émergeai de ma léthargie. Je vis un boulanger qui me contemplait, effrayé ; je lui demandai d'emporter la selle dans son chargement, et je me suis mis en route, admirant l'impassibilité de

la nature qui se moquait de moi par le chant de ses rossignols, de ses alouettes et de ses calandres.

V

Retenu par la barrière d'octroi, mon cheval s'arrêta. Quand j'arrivai, il était attaché avec un licou à la grille de la porte, et les gardes rédigeaient un rapport destiné à leur commandant respectif, où ils rendaient compte de la capture qu'ils avaient faite, et demandaient des instructions concernant la destinée du vagabond.

Je les convainquis que le cheval mentionné dans le rapport était à moi, présentant le témoignage décisif de la selle, et des fragments de la têtère ; ne voulant cependant pas l'avoir rédigé pour rien, ils m'obligèrent à attendre la réponse de l'autorité qui finit par me reconnaître le propriétaire légal de l'animal. J'avais craint que l'argument de la selle ne persuadât pas le chef de ces individus.

Ces vétilles peuvent ennuyer les esprits frivoles ; quant à moi, je tiens que les épisodes insignifiants des vies promises à de grands destins sont des faits qui pèsent leur poids pour les esprits portés à la réflexion.

Je rentrai dans ma chambre, sondai les profondeurs de mon âme, et sortis de cette immersion dans ma conscience, avec la mine sombre, et les idées sinistres.

J'avais une paire de pistolets dans mes fontes, chargés depuis bien des mois. Pour m'assurer, en les chargeant, que leurs coups seraient mortels, je les déchargeai dans l'arrière-cour de ma maison. La détonation produisit un grand fracas et fit très peur à une dame enceinte qui perdit connaissance. Le mari de cette matrone était le beau-frère de l'officier civil et alla porter plainte contre moi, parce que j'avais provoqué un choc qui pouvait entraîner de funestes conséquences, une altération de sa santé, et la perte d'un enfant sur lequel il comptait pour égayer sa vieillesse. Quand elle le sut, la patronne de l'hôtel dit que j'avais beaucoup de chance de n'avoir affaire qu'à la plainte d'un seul des pères de l'enfant attendu. À mon avis, avec de telles conceptions sur la paternité, cette femme allait à l'encontre des idées que je me fais sur le phénomène de la procréation.

L'officier civil me somma donc de me présenter le jour même dans son bureau, et m'interrogea ; de là, je me rendis avec un caporal et un rapport chez le maire, qui m'envoya avec un rapport et un caporal à la Préfecture. On m'y demanda mon permis de port d'armes ; et, comme je n'en avais pas, j'allais être inculpé sans l'intervention de quelques amis qui avaient beaucoup d'influence sur les autorités. Je vous laisse imaginer les tracasseries !

L'enfant de la femme de mon voisin s'en sortit bien, comme je le constatai quelque temps après. Ma vie n'est même pas chargée du poids d'un homicide involontaire.

Je chargeai mes pistolets et m'en fus la nuit suivante à Benfica. Je mis pied à terre à quelques pas de l'hôtel de Paula et envoyai mon domestique à un endroit précis où il devait m'attendre avec le cheval.

Les douze coups de minuit retentirent.

Le feuillage des peupliers bruissait sous les ailes de la brise. Se coulant entre les rames des plantes grimpantes, la lune faisait des taches de lumière sur l'herbe de la prairie paysagée de Paula. De l'intérieur me parvenait le doux chant d'une fontaine qui évoquait surtout un soupir de nostalgie.

Par moments, le souffle de la brise faisait rouler les feuilles sèches, on eût dit que les grillons et les cigales se taisaient pour l'écouter.

Cette rumeur et cette sensation calma la fièvre de mon âme. Je tournai mon regard vers moi-même, qui nourrissais de si féroces intentions, au milieu d'un spectacle d'une poésie si majestueuse et fait pour inspirer de tendres sentiments. La raison, momentanément préservée par mes bons instincts et l'éducation édifiante que j'ai reçue de mes parents, refréna les élans d'un cœur criant vengeance. L'ange de la paix descendit dans mon âme, et je conçus à nouveau l'espoir de rencontrer un jour une femme digne de moi, dont la possession ne me coûterait pas le sang de mon semblable.

Je me redressai, bien décidé à abandonner à la vengeance de la Providence la femme perfide et mon heureux rival ; mais, en faisant mes premiers pas, je jetai encore un coup d'oeil sur le jardin, et vis une silhouette vêtue de blanc, le blanc du marbre des statues tombales. Je m'arrêtai net, et la silhouette se dirigea droit vers les grilles. "C'est elle", dit mon cœur plein d'anxiété. "Qu'est ce que Paula est venue faire ici ? M'aurait-elle pris pour un autre ?"

Je m'écartai pour rester dissimulé par le mur. La silhouette pressa le pas, ouvrit tout doucement le portail, sortit sa tête et murmura :

— Ils dorment tous maintenant. Est-ce que je t'ai fait attendre longtemps ?

Je restai stupéfait et me sentis tout bête.

— Viens, Caetano, reprit-elle, je vais prendre froid. Qu'est-ce que tu attends ? Tu as perdu la parole ?

— Vous vous trompez, dis-je, Madame, quand je reconnus la cuisinière éclairée par un rayon de lune.

À peine eus-je prononcé ces mots, la silhouette poussa un cri de surprise et prit la fuite, laissant le portail ouvert.

À ce moment-là, j'entendis des pas dans la rue et, sans réfléchir, j'entrai dans le jardin pour me fondre dans l'épaisseur des arbustes. Peu après, je vis la silhouette d'un homme entrer dans le jardin, avancer gaillardement, monter jusqu'à un petit palier, pousser doucement une porte qui ne s'ouvrit pas. Peu après, la fenêtre au-dessus de la porte s'entrouvrit, et ce dialogue s'engagea :

— Caetano !

— Eufémia !

— C'est toi ?

— C'est moi. Tu ouvres ?

— Non ! J'ai peur.

— Allons donc ! Ils sont encore debout ?

— Ce n'est pas ça... Il y avait là un homme, à la porte du jardin. J'ai pensé que c'était toi. Tu ne l'as pas vu ?

— Ce devait être pour la fidalga, je n'ai vu personne.

— Ça ne peut pas être pour la fidalga.

— C'était qui alors ? Ce n'était pas le comte ?

— Ce n'était pas lui : il est entré à onze heures, et il se trouve à l'intérieur.

— Qui que ce soit, ouvre la porte.

— Pas aujourd'hui ; va-t-en. Tiens... Il y avait là un petit poulet rôti... Tu veux que je te le donne ?

— Tu es bien décidée à ne pas ouvrir ?

— Je tremble de peur. Serait-ce un guet-apens contre le comte ?

— Ça se peut...

— La fidalga est une tête de linotte... Ce ne serait pas le bonhomme à la perruche ?

— Qu'ils se débrouillent... À demain, alors.

— Et le poulet ? Tu le veux ?

— Envoie-le moi.

Peu de temps après, l'homme sortit, et je restai là, les mains sur le visage, le temps que prend une âme pour descendre en Enfer et retourner dans le monde, une braise éternelle dans la poitrine.

Je quittai le jardin ; fixai mes yeux sur la lune, levai ma main convulsive jusqu'à ma tête, et m'exclamai : "*Anathème !*"

Cela dit, je revins à Lisbonne.

VI

Trois mois s'écoulèrent au cours desquels je me rendis en province pour vendre une partie de ma légitime paternelle. Ma tendre mère crut qu'après avoir passé deux ans sans la voir, j'allais enfin adoucir ses dernières années et la libérer des reconnaissances où elle avait engagé tous ses biens. Je ne la détrompai pas tout de suite par compassion, mais l'aspect mélancolique de mon village, le silence, la pesante quiétude du foyer domestique et la fadeur des pratiques monotones de quatre prêtres proches de ma mère convertirent ma nostalgie de Lisbonne en un profond dégoût pour ma patrie.

Une fois réalisée la vente de quelques propriétés que, prenant finement en pitié mon étourderie, ma mère avait fait acheter par une tierce personne, je revins à Lisbonne.

Comme je l'ai dit, trois mois étaient passés sur mon cœur. Cette braise éternelle que, par amour de la rhétorique, j'ai dit avoir rapportée de l'Enfer au sein de mon âme, était presque éteinte, comme toutes les braises que l'on ranime avec le souffle du style. De la façon dont sont faits l'homme et l'amour à notre époque, trois mois d'absence correspondent à ces années dilatées qui caractérisent les amours du Moyen-âge, lesquelles ramènent à la châtelaine qui se languit le cœur loyal de son chevalier. Des poitrines de fer doivent héberger des cœurs de la fermeté du fer. Le cœur devient à présent d'autant plus combustible que l'amour engage la personne ; la flamme, attisée par des vents divers, s'embrace plus furieusement et le principe des affections se volatilise rapidement. La versatilité des hommes augmente encore quand l'amour-propre sort poignardé de ces luttes où l'orgueil joue un rôle important. C'est ainsi que s'explique le fait que j'aie presque oublié Paula quand je revins à Lisbonne ; et, si je ne l'avais pas oubliée, c'était le désir de savoir l'opinion que le monde se faisait d'elle, qui me poussa à m'enquérir des détails de sa vie.

Le postillon, qui ne l'était plus dans la maison de Benfica, m'en donna quelques-uns, les plus accablants pour l'honneur de la jeune fille ; les autres m'ont été fournis par ses amis, ses thuriféraires, les poètes qui l'évoquaient en lettres rondes dans les dizains des feuilletons et les chroniqueurs qui ne cessaient de la proclamer reine des bals.

Mon enquête donna les résultats suivants : Paula était promise à un fidalgo de l'Alentejo, son cousin au second degré, et aimait, avec toutes les preuves qui répondent à un tel amour, un comte. Le comte devait être le particulier mentionné dans le dialogue entre Eufémia et Caetano, le délicat amant qui avait emporté le poulet rôti, farci des soupirs de la cuisinière. Le comte pensait que l'attachement sans réserve de Paula lui garantissait un

riche mariage ; mais, dans son sacrifice, elle s'était gardé en réserve ce que le cœur ne pouvait donner et n'était pas tenu de donner.

Un individu dont on peut omettre le nom courtoisa Paula quand le comte l'estimait complètement subjuguée, et perdue d'amour. Je ne sais s'il la toucha par

Des festons, des guirlandes, des oiseaux, des fruits.

Ce que je certifie absolument c'est que le comte fut trahi et tomba des nues en voyant descendre par une corde, d'une des fenêtres de Benfica, un individu qui était l'un de ses quarante amis intimes. L'amant bafoué se vengea en divulguant les détails les plus intimes de sa liaison avec Paula. La société s'émut le jour où elle l'apprit, et l'oublia dès le lendemain au point que Paula eut deux fois plus d'adorateurs autour d'elle, et suscita encore plus l'envie des dames, qui ne les empêchaient pas de la dénigrer.

Tout cela se produisit au cours des deux mois que dura mon absence infernale.

Quand on me rapporta tous ces détails par le menu, je me trouvais au S. Carlos, et D. Paula dans une baignoire. Je la trouvai plus redoutable. Le Démon triomphe quelquefois, en prêtant des grâces au vice. La candeur n'est même pas toujours belle. Il y a des visages d'une angélique innocence qui frisent l'idiotie. Le crime présente certaines splendeurs de l'Enfer qui se reflètent sur les visages et les embellissent. C'est ce que je pensais de Paula, dont la diabolique séduction tenait à son gracieux aplomb.

Le comble, c'est qu'elle me fixait avec une morgue magnétique, et que moi, je la regardais avec une abjecte humilité. L'homme a naturellement ses accès de bêtise, d'avilissement et de bassesse. Il me semble à moi que je lui aurais envoyé une autre perruche, si j'avais ouvert cette nuit-là le *Printemps* de ce séducteur de Castilho ! Vous pouvez vous faire une idée du bonhomme !

Le fait est que je passai une nuit agitée, et que je me réveillai en pensant à elle. On trouvera cocasse la façon dont je voulais m'expliquer à moi-même la renaissance de l'ancien amour, pour ne pas rougir devant la raison, qui me traitait d'homme sans amour-propre. Je me représentais qu'il était honorable de me venger de cette offense, et que la vengeance doit se dissimuler sous le masque de l'amour. Je me proposais de l'entraîner dans un scandale, de l'exposer aux railleries du public, et de claironner mon triomphe ; mais, tandis que je concevais ces plans sordides, indignes de mon doux naturel, je m'imaginai en même temps qu'au moment d'exécuter ma vengeance, je la serrerais contre moi et me ferais le prêtre de ma victime.

Le lendemain et le jour suivant jusqu'au soir où D. Paula se trouvait dans sa loge, je les passai à ruminer ces idées-là, et d'autres. Je la courtisai sans retenue, sans voile, sans finasseries. Je détestai les garçons qui venaient me chuchoter les scandales notoires ; je parvins à la défendre en ne voulant rien croire, et à me faire bien voir en égayant les dandys, qui ne la contemplaient pas moins avidement que moi.

Il me faut à présent avouer que Paula me dévisageait avec un sourire si inhabituel, avec des mimiques si bizarres, que seule ma bonne foi, la sœur jumelle de mon ineptie, était capable de les juger bienveillantes et affectueuses. Je remarquai en outre qu'elle parlait quelquefois à l'oreille de sa cousine Piedade ; et toutes les deux riaient sous cape, sans me regarder, sinon trois minutes après s'être discrètement esclaffées. C'est maintenant que j'analyse avec circonspection cet épisode.

D. Maria da Piedade était une fille à la langue bien pendue, d'un humour sarcastique, d'un génie assez mordant pour nourrir sa chronique, redoutée des élégants, qu'elle couvrait d'épithètes drolatiques. Quant à moi, je savais qu'elle m'appelait *La Perruche*, tournant en ridicule mon offrande sentimentale, qui devrait m'attirer le respect d'une femme sensible. Je n'hésite pas à parier qu'une lectrice, si jamais j'avais une lectrice, accorderait à ma mémoire toute sa sympathie en voyant avec quelle candeur et quelle spontanéité j'offris le petit oiseau à l'ingrate. Il n'est rien qui n'attendrisse autant les bonnes âmes que de telles naïvetés dans l'amour. Que ma lectrice verse une larme, car je ne désire aucune autre vengeance des femmes qui se sont gaussées de ma poétique ingénuité, dont cette perruche est un symbole.

En sortant du théâtre, je remarquai que Paula m'avait dévisagé de l'intérieur de sa voiture, en se cachant à demi derrière son éventail. Le nuage noir de la moquerie se fit moins épais. Je me réfugiai au Cercle Littéraire et développai, ce soir-là, avec éloquence, mes théories sur l'amour.

Le lendemain, à deux heures, alors que j'écrivais les joyeuses émotions de ma nuit blanche, je reçus un pli par porteur. Je reconnus l'écriture de Paula. Mon sang se figea dans mes veines ; mes mains tremblaient comme si je les prenais en horreur à l'idée qu'elles allaient profaner la missive d'un ange. Je l'ouvris, et vis que c'étaient des vers. Des vers ! La langue originelle du cœur ! Ses soupirs versifiés ! L'expression suprême de l'amour qui rougit de s'épancher en prose !... Oh débordante jubilation !

Je lus :

Au tendre chanteur dont l'âme
Du nom de l'amante est la truche
L'amante solitaire envoie
Les regrets de la perruche

" Serait-ce une pique ?! " m'exclamai-je. Le second quatrain me répondit :

Au doux poète que j'adore,
Chaste et tenace lambruche,
Ce doux baiser ardent encore
D'une languissante perruche.

Je n'eus pas le courage de lire la troisième bordée de mots, que j'arrivai à parcourir plus tard :

Sur la roche alpestre
Chemine Silvestre
Ce n'est pas sa fête ;
Dans sa grande tête
Le vent nous l'atteste
Grondant comme ruche,
Et quand il gémit,
L'écho le redit :
"Las, Ô ma perruche !"

L'écriture de ces vers infâmes était de Maria da Piedade ; mais cela ne rendait pas moins criminel le procédé de Paula qui avait écrit l'adresse sur l'enveloppe.

Je fus pétrifié de douleur. Elle est lourde l'angoisse de l'homme qui ne peut se dissimuler sa propre humiliation.

VII

Cet outrage fut providentiel. Ce fut comme une main de fer qui me pressa le cœur jusqu'à extirper la sanie de cet amour dégradant. Je partis de Lisbonne, au moment le plus rigoureux de l'hiver, et me rendis à Santarém, où je vis le miracle saint sur lequel s'étend dans le récit de ses voyages l'adorable poète de Joaninha do Vale.

En cette saison, la nature à Santarém était inhospitalière. Je voulais pleurer seul dans quelque recoin de ses coteaux feuillus et assouvir ma soif d'amour, en offrant mon cœur aux merveilles de la Terre et du Ciel. J'espérais que la solitude et la contemplation me rafraîchissent l'âme et la purgeassent des immondices où elle était tombée, la pauvre comme une colombe qui, lasse de voleter, n'a point trouvé d'autre endroit où se poser. Ces espérances m'avaient été inspirées par les philosophes qui avaient pris le monde en horreur et trouvé dans la solitude réconfort et bien-être. C'est dans cette idée que je montai sur cette hauteur escarpée qu'on appelle là-bas la Porte du Soleil, pour embrasser pour la première fois la nature d'un regard plein d'amour. À peine parvenu au sommet, je fus transporté par les blandices de la nature qui m'arracha courtoisement le chapeau de la tête et me l'envoya à la rive opposée du Tage sur les ailes d'un ouragan. Je revins sur mes pas, outré de cette grossièreté, et me bornai à envoyer au diable la nature de Santarém et les philosophes qui se font les chantres de la campagne. Un nuage se déchira, et j'ouvris mon parapluie pour l'opposer à la giboulée ; un coup de vent s'y engouffra et me transforma en quenouille. Pour fuir cette furieuse tempête, je franchis un portail. Un de ces mâtons, que les philosophes considèrent comme *l'ami de l'homme* par excellence, se jeta sur moi, et tandis que je m'enfuyais, il arracha le pan gauche de ma jaquette. C'est accommodé de la sorte que je rentrai à l'auberge de Mme Felicia, une personne d'un aspect avenant, qui compatit sincèrement à mon angoisse muette.

J'avais à peine calmé les frénésies de ma rage dérisoire contre la nature, que le maire envoya quelqu'un me demander qui j'étais et ce que je venais faire à Santarém, au cas où je ne présenterais pas un passeport. Je répondis catégoriquement que j'étais un voyageur, et que mon passeport, c'était mon ignorance des choses étrangères au cœur, et le mépris des broutilles que l'on juge nécessaires à l'administration de l'État.

Ebloui par une réponse aussi ronflante, l'Autorité voulut connaître personnellement le disciple de Diogène qui tenait de tels discours dans l'auberge de Mme Felicia, et m'envoya chercher. Nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre. Nous avons été condisciples à l'Université, et amis pendant cinq ans. J'allai loger chez lui, et résolu de rester quelques mois à Santarém.

Mon ami reçut une après-midi, remis en main propre par un huissier, un mandat du préfet pour aller tout de suite perquisitionner à l'auberge de Mme Felicia, où l'on présumait que se trouvait une jeune fille pauvre, qui s'était enfuie de Lisbonne avec un séducteur. L'autorité supérieure donnait l'ordre d'envoyer le ravisseur en prison et d'enfermer, jusqu'à nouvel ordre la jeune fille dans un couvent.

Mon ami avait lu le mandat à voix haute, et entre les lignes le message du préfet de Lisbonne que renfermait ce mandat. Je remarquai qu'après avoir levé les sourcils, de surprise, il entrouvrit les lèvres pour me dire quelque chose, mais se reprit, et sourit avec une certaine malice.

— Veux-tu, me dit-il, m'accompagner dans cette démarche à titre d'auxiliaire ?

— Entendu, répondis-je. Mais si tu es un homme de cœur, comme je le crois, laisse filer ces malheureux, ils s'aiment ; évite de charger ton cœur du poids de deux suicides. Ne trouves-tu pas horrible la prison pour lui, et le couvent pour la pauvre fille ? Quel profit tirera la morale publique d'un autre scandale et de cette honte ajoutée à une cruauté inutile ?!

— Mais que veux-tu que je fasse ?

— Que tu te rendes à l'auberge, que tu fasses semblant de chercher, et laisses partir par des portes dérobées la femme que la loi considère comme enlevée, et le garçon qui, si ça se trouve, n'est pas le ravisseur, mais celui qu'on a effectivement ravi. Vos lois sont ainsi... Une femme fuit par la porte ou par la fenêtre de la maison paternelle ; fait partir devant elle son bagage ; reproche à l'amant sa froideur ; s'il avance quelques remarques pour la convaincre de rester chez elle, va enfin le retrouver, en lui disant qu'elle ne peut plus cacher au regard de sa mère le gage chéri qui palpite en son sein. Le pauvre garçon, forcé par son honneur, la compassion, et son amour pour elle et le gage chéri, quitte lui aussi ses parents et prend le chemin de Santarém ou un autre. La loi alors s'en mêle, et dit : "Cette fille a été enlevée à ses parents ; cet homme est le ravisseur de cette innocente, qui se trouve sous le choc du viol comme la Fátima de Gonçalo-Hermigues, le Dévoreur de Maures". Et puis ...

Il me coupa :

— Ramène les voiles de ton éloquence, le temps presse. Rendons-nous chez Felicia, et là, nous aviserons. S'ils ont l'air de s'aimer comme dans les romans, ma miséricorde administrative jettera un voile sur le scandale.

Nous nous rendîmes à l'auberge. Il était neuf heures du soir.

Interrogée par l'Autorité, Mme Felicia nous informa que depuis deux jours et deux nuits, elle hébergeait un particulier et une dame qui se disaient mariés et ne quittaient pas leur chambre. Le maire lui demanda de les faire venir au salon, pour répondre à un ordre de l'Autorité.

Une demi-heure après, le particulier et la dame entrèrent dans le salon. Ciel ! Un "Ai!" très aigu sortit malgré moi de ma poitrine, je mis mes mains sur les yeux et tombai sur une chaise, qui était à deux doigts de tomber avec moi.

C'était Paula ! Oh !... Paula !

Il régna pendant quelques minutes un profond silence. Quand je me fus remis de ce spasme, je me levai et je sortis, sans regarder la malheureuse.

*

VIII

La malheureuse ai-je dit !... Notre bonne foi use d'adjectifs si imbéciles pour qualifier certaines femmes qui mettent à leurs pieds, sans aucun égard, la disgrâce et l'opinion publique.

De retour à onze heures du soir, mon ami me trouva fébrile, et m'assista jusqu'à l'aube, avec tous les recours qu'offre la médecine.

Le lendemain, pour calmer la fièvre, il me rapporta ainsi les suites de son enquête :

Paula de Albuquerque avait déclaré qu'elle n'avait pas été enlevée, et qu'elle suivait de son plein gré cet homme qu'elle aimait et voulait épouser. L'homme qu'elle accompagnait déclara qu'il était le frère du chapelain de la maison de la jeune fille, et maître d'école royal dans les faubourgs de Lisbonne. Le ravisseur ajouta en outre, en sanglotant d'abondance, qu'il ne songeait absolument pas à prendre une telle initiative, mais que la *fidalga* était venue le trouver, et qu'elle lui avait dit qu'il n'y avait d'autre moyen d'obtenir l'autorisation de se marier, et de réparer l'erreur commise. Mon ami ajouta qu'en entendant les justifications si viles et si lâches du maître d'école, elle s'était répandue en vociférations contre lui, le traitant de misérable, et demandant qu'on la renvoyât sans délai chez son père pour ne plus voir un homme indigne de son sacrifice. Le maître d'école abonda dans le sens de Paula, et s'apprêtait déjà à se retirer quand le maire lui dit d'aller attendre en prison que l'on établît l'innocence de sa démarche. À la suite de quoi, le maître des enfants s'évanouit.

L'autorité en référa au préfet, en lui rapportant les faits. Celui-ci répondit que, vu qu'il était trop tard pour entrer dans ce couvent, la fugitive devait passer la nuit à l'auberge, sous surveillance, et sous la responsabilité des propriétaires, en attendant de nouveaux ordres de Lisbonne. Le frère du chapelain fut incarcéré, et selon Mme Felícia, Paula passa la nuit à l'auberge avant de se rendre à une propriété de son père à Azeitão.

CONCLUSION

Quand je retournai à Lisbonne, je rencontrai peu de personnes qui ne me contassent point cet événement sous ses couleurs naturellement hideuses, en en rajoutant même d'autres, exagérément accentuées, que la médisance se plaît à charger.

Après quelques mois de prison, le maître d'école fut relâché, sans être jugé ; mais il passa de sa cellule à une galère qui le débarqua à Rio de Janeiro. C'est à croire que, pour s'épargner la honte des débats au tribunal, le fidalgo avait pardonné au prévenu, et obtenu du Ministère Public qu'il ne trouvât pas de quoi motiver une plainte.

Cependant, D. Paula se maria avec le cousin qui lui avait été destiné depuis son enfance, et revint à son hôtel de Benfica, en compagnie de son mari et d'un fils déjà robuste, bien qu'il fût à sa naissance tellement prématuré que personne ne pensait qu'il survivrait. Le grand-père de Paula disait qu'un tel prodige n'était pas nouveau dans la famille, puisqu'il avait entendu dire que les premier-nés de son lignage naissaient presque tous avant six mois d'incubation. Un prodige remarquable !

J'ai vu Paula au théâtre ; entraînent dans sa loge les personnes les plus en vue dans la société, qui la courtoisaient avec une révérence équivalant à de l'adoration.

J'ai vu Paula dans les bals : les grands du royaume, les millionnaires, les vieillards réputés pour être des modèles de vertu et d'austérité, étaient honorés de lui offrir leur bras et de se baisser pour ramasser son éventail.

J'ai vu le nom de Paula inscrit sur la liste des dames qui secourent les misérables, pour l'amour de Dieu, et sont qualifiées, sous la plume des échetiers, de secondes providences sur la Terre.

J'ai enfin vu que D. Paula était la femme que le monde respecte, nonobstant le comte, les amis intimes du comte, et le maître d'école, l'unique bouc émissaire de telles canailleries.

LA FEMME QUE LE MONDE MÉPRISE

I

À cette époque, je lus qu'Alfred de Musset et Espronceda, poètes d'un esprit supérieur, étourdissaient leurs douleurs par l'ivresse, le premier parce qu'il aimait une femme de lettres amphibie, le second parce que le remords le lancinait d'avoir fait le malheur d'une Thérèse, qui était morte de chagrin, pour la bonne raison qu'elle n'était pas une femme de lettres.

L'ivrognerie était alors à la mode, particulièrement à l'Académie Universitaire, où les jeunes gens dont l'âme renfermait le plus de poésie, et les plus sujets aux "aspirations grandioses", comme on disait alors, protestaient contre l'étroitesse des perspectives en ce siècle qui étouffait leurs capacités, élargissant les horizons fictifs de leur vie autant que le permettaient le vin de la Bairrada, le genièvre et le cognac. Il est vrai que les ivrognes ne pouvaient toujours justifier leur déchéance par la nécessité de noyer le déprimant ennui de leur existence dans de copieuses libations. Les uns se saoulaient pour faire admirer à leurs spectateurs la capacité de leur estomac et buvaient par bassines. D'autres racontaient à leurs amis une ténébreuse histoire d'amour, qui avait tué leurs espérances et les avait plongés dans l'enfer à jamais ; en général, l'histoire servait de préface aux soins administrés avec le contenu d'une cave. Les auditeurs de l'infortuné garçon l'emportaient jusqu'à son lit, où il digérait son vin et son angoisse extrême.

J'ai connu un de ces malheureux, qui était mon compatriote et passait à Coïmbra pour avoir été outragé dans son âme noble par la femme dont les lèvres fausses lui avaient donné la mort. Quelques poètes le chantaient, fulminant contre l'infâme qui lui avait poignardé le cœur. La vérité, dans cette histoire qu'il rapportait avec une voix caverneuse, c'est qu'il avait vu la nièce d'un abbé au cours d'une fête, et lui avait offert des croquignoles qu'elle n'avait pas acceptées parce que l'abbé ne les quittait pas de l'oeil. Ajoutez à cela qu'il était allé au village de Mme Joaquina dans l'intention de lui proposer de fuir avec lui dans un désert ; mais la petite, accablée par le travail parce qu'on tuait des cochons, ne lui avait prêté aucune attention. Enfin, mon voisin y retourna encore, un soir où l'on effeuillait le maïs ; mais l'abbé, méfiant comme un fin merle qu'il était, tomba sur l'étudiant avec une faux et l'étudiant s'enfuit si rapidement et si heureusement qu'un ange devait intercéder pour lui. Et c'est pour cela que le bachelier se saoulait comme Alfred de Musset et Espronceda.

Je pourrais conter l'histoire, calquée sur celle-ci, de bien d'illustres ivrognes de ma jeunesse.* J'en connus d'autres qui étaient des poètes

* Le mot manque de civilité et d'urbanité pour un livre de cette teneur et gravité. L'*ivrogne* est l'homme qui se saoule à la taverne. Au buveur qui s'enivre dans les cafés et les salons, si on ne veut pas le traiter de *spiritueux*, on doit éviter au moins celui d'*ivrogne*. Les dictionnaires négligent cette distinction qui s'observe entre gens du monde.

orientaux. Ils décrivaient l'amour des Mauresques, les voluptés des sérails, les passions ardentes des Arabes. Il est clair que sous un climat tempéré, et avec les mœurs simples, un rien naïves et gauches de notre pays, l'imaginative avait besoin de s'abandonner aux commotions de l'ivresse pour venir dignement à bout d'un sixain asiatique. Ils se mettaient à composer des dithyrambes qu'ils intitulaient *Arrobes* ou *Éclairs*.

NOTE

Parmi les poésies de Silvestre, nous en trouvons une, datée de 1855, qui semble se rapporter à cette époque et aux poètes orientaux dont il parle dans ses mémoires. Nous en reproduisons un fragment, qui vient à point.

Cette espérance, la jeunesse, la pléiade
Des génies du Marrare, qu'en est-il à présent ?
Leurs bonds sur nos rives, leurs essaims, leurs nuages
D'abeilles qui goûtaient le miel de l'Hymette,
Travesti en cognac ; et alors, melliflus,
Comme dit je ne sais qui qui sait la langue,
Ils *emmiellaient*, c'est ça, ils *emmiellaient* !
Ils ont versé leur miel sur ces très doux enfants,
Quand par eux se trouvaient dignement exaltés
Le *Tage de Cristal*, et la *lune caline*.
Qu'en est-il ? Où trouver le nid de ces oiseaux ?
Qui à peine emplumés, n'avaient plus qu'un seul but
Ce mont qui se partage entre ses deux sommets,
Ils agitaient ainsi leurs ailes si candides,
Comme tous l'aiment faire, honorant leur patrie,
Un penchant national, c'est les quitter des yeux,
Les écouter, tout de là-haut, comme ils gazouillent :

La douce brise,
Quand elle glisse
Par les souchets,
De ce marais,
A son parfum
Comme le souffle
Et la fraîcheur
D'une vierge
D'Istamboul

Ainsi qu'en un cantique, leur répond d'autre part,
Et d'un autre perchoir, et dans un ton plus tendre,
Un autre barde encor, qui aime en ce pays :

Mon Élise, ton secret
Me reste caché
Même aux bruits du bosquet
Je ne le puis deviner.
... ma chérie ! Dis-le moi vite.
Dis-le moi, ma chérie,
Pour ma vie !
Si tu ne me le dis,

J'en mourrai.

Dans la liste de ces ivrognes qui inspirent la compassion de âmes flexibles, je figure moi-même. Celui qui aura lu le récit de mes infortunes, et pesé, avec les cordes sensibles de son cœur, les embarras (pour ne pas toujours dire les déceptions) auxquels j'ai dû faire face dans le court printemps de ma vie, sera sans doute indulgent pour le vice répugnant dont je me sens assez puni par l'inflammation de mes viscères qui ne cesse de me tourmenter. Je ne voyais plus en Paula l'image d'une femme qui nous avait abandonnés, blasée, et pleurait peut-être de ne pouvoir nous aimer ! Dieu sait combien souffre la créature que nous maudissons de l'ennui que lui inspirent nos tendresses, nos larmes, et notre jalousie !

Je commençai par boire de la liqueur de menthe poivrée, et me retrouvai au fond de l'abîme. Mon ivresse était pacifique et jusqu'à un certain point professorale. Je m'explique : si l'auditoire m'était favorable, je me laissais aller à discourir tantôt sur la philosophie de l'Histoire, tantôt sur l'histoire de la Philosophie. Ces matières qui, chez tout homme dans son état normal, paraissent arides et insipides, me semblaient, à moi, délectables et fort claires ; et mes auditeurs, en faisant la part de la flatterie, se sentaient aussi admiratifs qu'instruits. Ne pouvons-nous pas en conclure que les sciences à caractère transcendantal, nous les devons aux hallucinations de certains cerveaux ? Et que l'esprit humain, sans le soutien d'autres esprits dont l'immortalité n'est mise en doute par personne, sentira dans quelles limites étroites on le contient ? Je ne fais à présent aucun discours sur cette question, parce que je bois de l'eau depuis deux ans.

Au cours d'une de ces soirées d'outrances intellectuelles, comme l'auditoire lâchait prise, je sortis du Marrare des Sept Portes et allai voir la lune qui couvrait de scintillantes écailles la surface argentée du Tage. Sur l'un des bancs qui agrémentent le Cais do Sodrê je vis une femme assise, vêtue de noir, qui appuyait sa tête sur ses mains, lesquelles, à la lueur d'un réverbère, paraissaient d'un albâtre jauni par les ans.

Je m'approchai d'elle, m'arrêtai aussi fermement que mes jambes me le permettaient, et lui dis :

— Ô femme !

Tournant vers moi son visage pâle, elle me dévisagea et ne répondit pas.

— Ô femme ! repris-je, m'appuyant au parapet du quai pour souligner la dignité et la noblesse de mes propos.

— Que voulez-vous ? me répondit-elle.

— Qu'attends-tu des splendeurs de la nuit ? Quels secrets viens-tu confier aux étoiles dont le Créateur a fait tes sœurs par la beauté de leur éclat ? Si tu as été précipitée des sommets de ton innocence, que veux-tu de ce Ciel qui ne verse sa rosée consolatrice qu'au sein des créatures malheureuses sans tache, souffrantes sans avoir fauté, ou des infâmes qui ont de l'argent ?

À peu de choses près, c'est ce que je lui dis, pour autant que je me souviens ; le reste n'avait apparemment aucun rapport avec l'histoire de la Philosophie.

Tout ce dont je me souviens, c'est qu'à cinq heures du matin, en cette journée d'août, la femme du Cais do Sodrê se trouvait dans une voiture assise à côté de moi, et qu'elle respirait l'air balsamique de la route de Sintra.

II

Raconte-moi ton histoire, Marcolina, avant que je perde la raison, afin qu'elle conserve toute sa valeur. Quand l'ivresse n'est pas outrageante, elle montre peu de constance dans les sentiments généreux. Inspire-moi de la compassion et tu feras prendre à ma vie un nouveau cap, ou au moins une idée profitable et faite pour un homme encore capable par moments de se confronter avec sa conscience. Tu as pleuré quand tu as vu des arbres et des fleurs ; tu m'as demandé de te laisser mourir là-haut, parmi les frégates de la montagne ; tu as laissé un regard, comme une qui se sent mourir de lassitude, sur les étendues de la mer. Qui es-tu ? D'où es-tu tombée jusqu'à ce que tu aies trouvé, pour te retenir dans ta chute, l'épaule d'un homme perdu de raison, dont tu accepterais l'appui, comme celui d'un frère qui te soulage dans ton malheur ? Je connais déjà ton nom, je vois que tu as été belle, que la nature veut encore te revêtir des grâces que tu as rejetées en les déchirant avec des fragments de ton cœur. Tu prends déjà une autre couleur ; et les larmes, dont sont baignés tes yeux, il semble qu'elles veuillent laver les stigmates de ton visage. Ont-ils parcouru cette atmosphère en volant, les invisibles anges qui t'ont connue quand tu étais pure ?

Marcolina m'embrassa sans la véhémence que recommandent les dramaturges dans leurs indications scéniques. Ce fut l'étreinte d'une dame, pleine de retenue et de bienséance, comme celles de nos aïeules dans ces divertissements, et elles sortaient toujours en chaise devant mon ottomane ; et elle me dit :

— Je suis née le jour que mon père est mort sur les lignes de Lisbonne. J'ai dix-huit ans. Mon père a travaillé à la Trésorerie, où il gagnait de quoi vivre à l'aise. S'il éprouvait un chagrin, c'était celui de ne pas avoir de fils. Il est mort, comme je l'ai dit, le jour que je suis née.

Ma mère se retrouva très jeune et jolie ; mais presque pauvre. Les économies que mon père avait laissées donnaient à peine de quoi survivre une année. J'ai entendu dire que notre maison se présentait comme un luxueux bric-à-brac, que mon père avait pu réunir, parce qu'il avait été domestique dans le palais où mon grand-père était chirurgien.

Ma mère eut beaucoup de prétendants, non tant qu'elle fût belle, mais parce que le bruit courait qu'elle avait de l'argent. Je devais avoir un an quand elle épousa un fonctionnaire plus jeune et plus pauvre qu'elle.

Je me rappelle mon enfance à partir de six ans ; et mes frères, les fils de mon beau-père, qui étaient deux ; et l'année de mes dix ans, nous étions six de plus, rien que des filles.

Je ne me souviens absolument pas d'avoir vécu dans une maison correctement meublée. Ma mère vendit l'un après l'autre quelques bijoux qu'elle possédait, pour faire face aux dépenses, qui augmentaient, et aux vices de son mari, qui s'aggravaient sous l'effet de la pauvreté. Ce dont je me souviens très bien, c'est de l'indigence, de la faim, et que mes sœurs n'avaient rien à se mettre.

À la suite d'une révolution, mon beau-père perdit sa place ; poussé par le dénuement, il commit un vol, et fut emprisonné quelques mois. Je ne l'ai plus revu, et je ne sais toujours pas s'il fut déporté, ou s'il partit pour le Brésil, comme disait ma mère.

Quand j'avais douze ans, nous vivions au dernier étage d'un immeuble, Rua de S. Luis. Ma mère sortait avec trois de mes sœurs et rentrait très tard pour préparer le souper, qui tenait souvent lieu de dîner. Je crois qu'elle

mendiait. D'autres fois, elle nous enfermait toutes dans l'unique alcôve de l'appartement, et restait dans la petite salle : et je crois que c'était encore pire que demander l'aumône.

Un soir que je me trouvais, à quatorze ans, toute seule chez nous, en train de faire des chemises pour des gens sur le départ, j'entendis un craquement de bottes tout près dans les escaliers, et je frémis. La porte fut ouverte de l'extérieur avec la clé, et je me levai, épouvantée, et je courus à la fenêtre qui s'ouvrait sur le toit. Je me souvins, en cet instant, de certains mots que ma mère m'avait dit, et me jugeai perdue.

Quand je me fus tournée vers la porte pour bien me convaincre de ma disgrâce, je vis un homme qui marchait sur moi, en me disant de ne pas m'effrayer. Je reculai jusqu'au recoin le plus éloigné de l'appartement, où je me blottis, tremblante et en larmes.

Il semble que l'homme eut pitié de moi. Il me regarda un moment, l'air mélancolique, s'assit, puis s'essuya la sueur qui coulait à son front.

Il me demanda quel âge j'avais ; si ma mère ne m'avait rien dit au sujet d'une visite ; s'il m'était antipathique ; si je voulais échapper à une si grande misère, et à ma mère qui m'avait vendue et comptait vivre du produit de mon honneur.

Je répondis en sanglotant à de telles questions. L'homme qui manifestait quelque compassion finit par me demander d'approcher, me proposant une chaise. J'allai m'asseoir, avec beaucoup de crainte ; mais je fus relativement rassurée quand je vis qu'il ne portait pas la main sur moi. À un moment, il se pencha vers moi, en me prenant par la taille, je me levai d'un bond, et je m'agenouillai en lui demandant de partir. Il me releva doucement et me dit : 'Restez tranquille, je ne veux pas vous faire de mal', puis, après quelques instants, il ajouta : 'Je ne garantirai pas votre bonheur en vous laissant là, parce que demain votre mère vous vendra à un autre homme qui n'aura pas pitié de votre innocence et ne fera aucun cas de vos larmes. Votre situation dans cette maison, mon enfant, est affreuse. En arrivant, je pensais vous trouver prête à accepter le destin que votre mère vous réservait ; je vois que votre douleur n'est pas feinte. Voulez-vous, Marcolina, être préservée des grandes hontes qui vous attendent ? Quittez cette maison, acceptez mon amitié, venez vivre auprès de moi, vous réfléchirez ensuite à ce qui vous conviendra le mieux pour être moins malheureuse. Je vous avoue que votre beauté me charme ; mais je ne serai plus capable de vous désirer sans que votre cœur vous porte à devenir mon amie.'

Il continua longtemps à parler dans ce sens ; et une fois debout, sur le point de sortir, il me lança des pièces d'or sur les genoux, et me dit : 'Quand votre mère arrivera, dites-lui que vous êtes pure, demandez-lui de ne pas vous vendre, et engagez-vous à subvenir à ses besoins à la seule condition qu'elle ne vous vende pas. Cet argent représente de quoi vivre un mois ; au début du mois prochain, vous recevrez la même somme.' Et il sortit en me baisant le front, et murmura quand il me vit frémir au contact de sa bouche : 'Pauvre enfant !'

Je l'interrompis :

— Cet homme était-il jeune ?

— Non, Monsieur. Il avait dans les cinquante ans.

— Continue. Quand ta mère est arrivée...

— Elle a vu l'or sur la table, et son teint est devenu tout rouge, sous l'effet d'une infernale allégresse. Elle me regarda et dit : 'Tu ne te trouves pas mal avec moi ?' J'éclatais en sanglots au point de m'étouffer. Elle voulut

m'embrasser, elle me traitait de folle en me cajolant, et moi, j'allai me réfugier dans mon alcôve ; mes sœurs étaient assises sur la paille.

— L'une de tes sœurs devait déjà avoir treize ans, à cette époque.

— Elle ne vivait pas chez nous.

— Que lui était-il arrivé ?

— Ce que ma mère voulait qu'il m'arrive. Ma mère m'a dit qu'elle vivait à la Maison de Charité ; mais j' appris, quelques mois après qu'elle se trouvait dans la même situation que moi aujourd'hui.

— Elle s'y trouve encore.

— Non, Monsieur, elle est morte à seize ans.

— À l'hôpital ?

— Non, Monsieur. Chez moi.

— Et tes autres sœurs ?

— Je vous le dirai plus tard.

III

— Ma mère a voulu que je lui raconte ce qui s'était passé entre moi, et M. le Baron.

— C'était donc un baron, cet homme-là ? !

— C'était un baron ; mais n'en dites pas de mal, il avait de grandes qualités.

— Nous verrons... Pour l'instant, il n'y a pas de raison de se plaindre. Continue.

— Je racontai à ma mère comment ça s'était passé, mise à part la façon dont il avait parlé d'elle. Elle fut étonnée de ce qu'elle entendait, et me dit : 'Si j'étais assurée qu'il n'avait qu'une parole, et te donnerait une mensualité, nous quitterions ce galetas, et pourrions vivre à notre aise.' Elle développa là-dessus un plan immonde qui devait m'enrichir en peu d'années. Ce que je lui entendu dire me fait horreur !

"Le lendemain, ma mère m'acheta une robe d'intérieur, un mantelet d'occasion, un chapeau de paille et d'autres fanfreluches. Elle me demanda de me peigner, et de m'habiller, pour une promenade. Nous parcourûmes quelques rues que je voyais pour la première fois, et nous entrâmes dans la cour d'un hôtel particulier. 'Où allons-nous ?' demandai-je. 'C'est ici qu'habite M. le Baron, nous devons nous montrer reconnaissantes.' Le portier qui la connaissait était monté nous annoncer à son maître, et il revint au moment où ma mère me disait : 'Tu dois manifester une grande reconnaissance au *fidalgo*, et demande-lui la permission de quitter notre appartement, et d'en louer un autre où il puisse entrer sans répugnance.'

"Un changement subit se produisit dans mon esprit, quand j'entendis de tels propos. Je n'hésitai pas. Je montai les escaliers et ma mère s'assit sur le banc de la cour. J'entrai dans une salle fort luxueuse et m'assis pour attendre. J'avais le visage baigné de larmes. Le baron arriva, et s'approcha de moi, avec une mine très joyeuse et tendre : 'Qui t'a amenée ici, Marcolina ?' dit-il. 'Ç'a été ma mère, avec une commission ; mais je viens vous dire autre chose.'

"Le courage me manqua pour continuer ; mais pressée par le baron, et sous le coup du spectacle de ma mère en train de me pousser, je repris des forces et pus lui demander de m'éloigner de ma mère, et d'avoir pitié de mon infortune. 'À l'instant', dit-il. Et il quitta cette salle, pour passer dans une autre, où il fit venir ma mère. Comme je l'ai appris ensuite, c'est alors

que fut conclu le contrat, avec beaucoup de générosité de sa part, en ce qui concerne le prix, et aucune hésitation de son côté à elle sur le fait que nous devions nous séparer. Pendant ce temps-là, je pleurai en pensant à ma sœur cadette, qui avait cinq ans et demi, et était jolie comme un ange.

"Au bout de quinze jours, ma garde-robe regorgeait de satins et de velours. J'avais des brillants qui rendaient enviable mon déshonneur. J'avais une maîtresse qui m'enseignait les attitudes distinguées à prendre dans les loges, et c'est d'elle que je recevais des leçons sur la façon d'entrer dans ma voiture, en attrapant élégamment la traîne de mes robes, et d'en sauter avec prestance, sur le banc capitonné que me présentait le laquais. L'une des premières fois où j'allai au S. Carlos, je vis ma sœur dans une loge avec deux autres dames. Je jetai un cri de surprise, et la désignai au baron. 'Ne regarde pas dans cette direction', me dit-il, 'si cette fille est ta sœur, elle doit être ce que sont ses compagnes ; ce sont trois prostituées qui se trouvent là-bas.' Je baissai les yeux, cédant au poids des larmes et de la honte. La Honte et les Larmes ! Qu'est-ce que je valais de plus que ma sœur, et qui était plus digne de verser des larmes que moi !

"Je reçus un jour un billet de ma sœur qui me complimentait de ma bonne fortune et me demandait de ne pas la dédaigner parce qu'elle avait eu moins de chance dans la carrière à laquelle notre mère nous avait toutes deux destinées. Je montrai la lettre au baron, et lui, avec un agacement superbe, s'exclama : 'Ne lui réponds pas ; je te le défends sous peine de voir nos relations compromises.'

Je la coupai :

— Passe au baron...

— C'est ici que commence le deuxième acte de ma tragédie, dit Marcolina.



IV

"Je suis allée un jour au Campo Grande ; j'étais seule dans ma voiture. Je mis pied à terre pour me promener sous les arbres, et vis de loin deux dames qui couraient vers moi. Je reconnus ma sœur et courus vers elle. Nous nous embrassâmes en pleurant. Elle me conta sa vie en peu de mots. C'était la mienne, mis à part le luxe. Elle vivait avec un marchand de draps qu'elle ne supportait pas ; mais elle s'y résignait, car elle ne voyait aucun autre moyen de trouver des conditions de vie plus honorables. Elle vitupéra contre notre mère, tout en examinant, avec des yeux pleins de convoitise, mes bagues et mes bracelets.

"Tandis que nous parlions ainsi, brusquement, le baron apparut ; il me dévisagea durement et me dit : 'À la maison, tout de suite !' Je ne répondis rien, je ne regardai même pas ma sœur. Le baron me reprit sévèrement ; et comme je lui disais que ma vie n'était pas plus honnête que celle de l'autre malheureuse, il se montra fort offensé d'être comparé au marchand de draps. Je regrettai mes propos, parce que j'entendis des insultes que lui inspirait sa vanité blessée pour si peu. À partir de ce jour, je commençai à sentir les épines de ma condition. Je tombai dans une torpeur pleine de chagrin, plus douloureuse que la misère. Quand j'allais au théâtre, c'est que j'y étais forcée ; quand je m'habillais suivant les caprices du baron, je le faisais tellement à contre-cœur qu'il éclatait en invectives contre moi, en me disant que je ne l'aimais pas... comme si je l'avais un jour aimé ! Ma haine contre ma mère redoublait d'autant plus que je prenais conscience de ma déchéance et du prix de ces pompes avec lesquelles j'insultais l'honnête vertu. Mon plus grand malheur, Monsieur, c'était de ne pouvoir venir à bout du sentiment de ma dignité, peut-être hérité de mon père, qui avait été respectable. Les femmes de ma condition ne commencent à être heureuses que quand elles s'enfoncent complètement dans le borborygme des turpitudes.

"Un jour que je me trouvais à ma fenêtre, je vis passer ma mère avec sa fille cadette. Je reculai au moment où elle allait me faire un signe de la main, mais mes yeux étaient restés fixés sur l'enfant, et je me cachai pour pleurer. Le baron me trouva en train d'essuyer mes larmes, je lui en donnai la raison, il me dit alors, en voulant me consoler, que ma mère et ma sœur vivaient dans l'abondance et décernaient à mon ombre, et ajouta que, tant que je me conduirais bien, elles ne manqueraient de rien. Je lui demandai de me laisser prendre avec moi la plus jeune de mes sœurs. Il refusa, et ne lui accorda même pas le droit de venir me voir à l'occasion. Ce fait donc, ainsi que bien d'autres rebuffades qui rendent pénibles les relations intimes, finirent par détruire peu à peu l'amitié que j'étais parvenue à lui accorder, plus pour la pitié qu'il avait montrée pour moi dans notre pauvre appartement, que pour l'opulence qu'il m'assurait chez lui. Je me mis à réfléchir au moyen de me délivrer de cette sujétion ; je n'en voyais cependant aucun qui ne reviendrait pas à accroître mes misères.

"Je pensais à partir quelque part en province travailler comme institutrice ; mais j'écrivais si mal, et lisais si peu, que l'on rejeterait à coup sûr ma candidature. Pour ce qui est des talents de couturière, je savais juste faire un point, vu que ma mère n'avait pu ni n'avait voulu me donner une formation, et que je n'ai pas eu de maîtresse, sauf pendant quatre mois, tant que les petits vêtements que m'avait donnés ma marraine ne furent pas déchirés.

"Je demandai au baron de me donner une maîtresse pour laquelle m'apprît à lire, et à écrire, et de me permettre d'acquérir certains tours de main, afin de me distraire.

"Il consentit à tout, sauf à ce qu'on m'apprît à écrire, en disant que la connaissance de l'écriture provoquait la perte de beaucoup de femmes.

"Cette objection m'exaspéra ; mais je me contentai de la permission d'apprendre à fauiler, assembler et tailler des vêtements de femmes. Par bonheur, ma maîtresse écrivait passablement, et m'apprît en cachette à le faire, avec des résultats convaincants.

"Le baron avait un comptable qui ne me voyait guère, et pâlisait quand il me rencontrait par hasard. Il était jeune comme moi, avait un visage agréable, et il était d'une timidité qui me laissait supposer que, dans ma situation, j'imposais encore le respect. Je connus alors l'amour à force de

réfléchir à la nature du sentiment qu'il m'inspirait. C'était moi qui cherchais à apercevoir le comptable de loin, et qui reculais, s'il me surprenait en train de l'observer par une fenêtre d'où l'on voyait son bureau, de l'autre côté de la cour.

"On me dénonça au baron, alors que je me jugeais à l'abri de tout soupçon. Le caissier fut renvoyé, et c'est le baron qui me l'annonça avec un rire sardonique et inquiétant. 'Je comprends maintenant dans quel dessein tu voulais savoir écrire' dit-il. 'Dans quel dessein ?' lui demandai-je. Il ne répondit pas.

"Après quelques jours, je trouvai un mot dans le livre que je lisais. Il m'avait été prêté par ma maîtresse. Ce mot était du comptable. Qui l'avait apporté ? S'agissait-il d'un vilain tour du baron ?! Ce n'était pas le cas. Cette maîtresse m'avait été donnée grâce à la recommandation du caissier, et m'avait, sur ses instances, apporté le mot qu'il n'avait osé remettre directement.

"Je ne fus pas fâchée de la témérité de ce garçon, que j'aimais. Je pris la lettre, remerciai la maîtresse, et répondis sans artifice, en lui disant que je l'aimais sincèrement, mais qu'entre lui et moi s'élevait une éternelle barrière, dressée par mon ignoble situation. Une femme qui n'aimerait pas avec toute la candeur et l'inexpérience de ce que sont les véritables hontes, n'écrirait pas une telle lettre. Une femme rompue à l'infamie feint toujours de ne pas être troublée par la conscience qu'elle en a, et refuse aux autres le droit de s'imaginer qu'elle se croit infâme. Je pense que c'est vrai, parce que j'ai été instruite par ma propre expérience.

"Dans sa réponse, le comptable s'étonna que je visse une telle barrière entre nous, puisqu'il songeait à faire de moi son épouse. Dès que je lus cette deuxième lettre, je me sentis folle d'heureuses espérances ; je me pris de passion pour cet homme qui ne voyait en moi aucune tache ; dans mon imagination, je ne me contentais plus de l'aimer, je l'adorais.

"Et je ressentis, en même temps, une telle aversion pour l'homme auquel mon corps était assujéti, que j'arrivais à peine à la dissimuler.

"Augusto obtint que je lui parle, durant l'une de ses promenades. Je fis atteler les chevaux, quand le baron n'était pas là. Je mis pied à terre à S. Pedro de Alcântara et descendis dans le jardin, où Augusto m'attendait. Il répéta en balbutiant ce qu'il m'avait écrit, sans oser toucher ma main tremblante, et sans que j'osasse moi-même la lui laisser. Je compris que ma richesse l'humiliait, je songeai alors que s'il me voyait dans une pauvre mesure modestement vêtue, il m'aimerait sans aucune retenue ! Quelles idées fausses conçoit le cœur qui n'a pas vendu son corps ! Comme il serait souhaitable que la femme pût se dépouiller de la pureté de son âme quand elle se déshonore !

"On prévint le comte que j'avais rencontré le comptable. Rien de plus naturel ! Comment pouvais-je imaginer que les domestiques ne m'épieraient pas ! J'étais aveuglée par la raison, l'amour et l'impétueux désir de liberté. Il ne m'importait plus qu'il le sût et me chassât. Le baron m'avait même engagée à dire la vérité, me poussant ainsi à la dire.

"C'est ce qui arriva. À la première plainte de cet homme fou de jalousie, je répondis qu'il était absolument vrai que j'aimais Augusto ; que je voulais passer du crime fastueux à la vertu dans le dénuement ; que j'étais très malheureuse de la vie que je menais ; et que seul l'amour permettait de supporter la honte d'être bannie de la société.

"Le baron fut effaré de mon aplomb, et me couvrit d'injures ; des injures, il revint aux larmes, des larmes, il revint aux insultes ; et au moment où je

pouvais le moins m'attendre à cette vilénie sans nom, il me donna une gifle. Je me mis les mains sur le visage, et tombai presque évanouie. Quand j'ouvris les yeux, éperdus d'angoisse, le baron était agenouillé à mes pieds et disait : 'Je ne suis pas, depuis ce temps, ton mari parce que je ne puis l'être, que je ne t'ai jamais dit que j'étais marié, et que j'ai une femme au Brésil. Attends qu'elle meure, tu seras alors ma femme. La société respectera alors ton titre, ta richesse, et ta vertu parce que tu m'as été fidèle'.

"Je ne sais ce que je lui ai entendu dire ensuite, cela me semblait accroître l'aversion rendue pire encore par les prières après l'insulte. Je m'éloignai, et lui écrivis pour lui dire adieu. Ce devait être pour lui une surprise inédite et affligeante quand il vit ma lettre calligraphiée, d'une éloquence haineuse, où je lui jetais au visage le peu d'estime dans lequel je le tenais, qui allait maintenant jusqu'au mépris.

"Il fit brusquement irruption dans ma chambre. Il tenait une paire de pistolets armés ; je pris peur et fus horrifiée quand il cria : 'L'un pour te tuer, et l'autre pour moi !' – Quel mal ai-je fait pour mourir ? !', m'exclamai-je avec l'angoisse de ceux qui veulent et demandent qu'on les laisse vivre.

V

"Je lui mentis pour me dépêtrer des supplications dégradantes et des menaces. Je promis de quitter Augusto et de rester avec le baron. Il me demanda d'écrire une lettre au comptable, sous sa dictée. Je refusai. Il recommença à me menacer, mais en me voyant décidée et déjà prête à mourir, il se radoucit et renonça à la lettre, qui devenait inutile après ma promesse.

"Le jour même, il m'offrit une broche de diamants et me demanda de me préparer pour partir avec lui en voyage. Mon plan était établi ; je répondis oui à tout.

"Quand la maîtresse vint me voir, je lui remis une lettre pour Augusto, où je lui annonçais mon projet d'évasion, et lui demandais de m'accueillir pauvre comme je l'étais, car j'étais maintenant capable de travailler et ne représenterais jamais un poids pour lui.

"La maîtresse s'était déjà vendue au baron, qui fut aussitôt en possession de la lettre. Si j'avais été perspicace, j'aurais deviné la perfidie de notre médiatrice à l'altération de son visage quand elle prit la lettre. Cette créature vile s'accusait ; mais moi, je ne pouvais la juger. Il me semble que seuls les infâmes peuvent bien juger les infâmes.

"Je vis le baron entrer dans ma chambre, le visage terriblement contracté. Sans me regarder en face, il me demanda mes bijoux les uns après les autres ; je les lui donnai. Il me demanda tous mes vêtements, tous, en me les désignant les uns après les autres par leurs couleurs et les étoffes ; je les lui donnai ; et je demandai si je devais enlever ce que j'avais sur moi. 'Nous verrons', dit-il. Ensuite, après avoir poussé mes vêtements à coups de pied jusqu'à l'intérieur de sa chambre, et récupéré les bijoux, il ajouta : 'Tu peux maintenant partir quand tu voudras, tu pars comme tu es venue'. 'Je ne m'en vais pas comme je suis venue' répondis-je. 'J'étais pure quand je suis entrée dans cette maison, M. le Baron.' Il me répondit par une insulte innommable, et sortit.

"J'attendis que la nuit tombât, et réfléchis entre-temps à l'endroit où je me rendrais. Mon cœur m'entraînait vers Augusto ; mais j'ignorais son adresse. Je songeai à demander l'hospitalité à ma sœur, et, à partir de chez elle, à

m'enquérir du domicile d'Augusto. Je songeai tout à coup à ma mère. mais, à supposer que mes sœurs me sourient, je m'empressai de fermer les yeux sur cette horrible vision. C'est l'unique refuge acceptable qui l'emporta, c'est-à-dire ma sœur, bien moins malheureuse que moi-même.

"Le soir tomba ; je quittai ma chambre et descendis les escaliers. J'étais alors vêtue comme maintenant. Je n'avais pas cinq *réis* sur moi, ni aucun objet de valeur, mise à part la robe que je portais à la maison, que j'avais enfilée. Au milieu des escaliers, la baron surgit d'un entresol, m'arrêta en me saisissant le bras avec plus d'amour que de force, et me dit : 'Où vas-tu, malheureuse ? ! Pense bien à la décision que tu vas prendre. Tu comptes sur le caissier ? Ce misérable est aussi pauvre que toi. Aussitôt sorti de chez moi, il m'a envoyé quelqu'un pour obtenir un prêt que je lui ai accordé comme une aumône. Aucun établissement ne l'engagera sans prendre des renseignements ; et, quand l'on m'en demande, je réponds qu'il a réduit mon bonheur à néant, et définitivement fait le malheur de deux familles. À quoi te servira cet homme dans ces conditions ? Crois-tu que le comptable va demander l'aumône pour subvenir à tes besoins ? Il la demandera ; mais qui la lui fera ? Et lorsque, à force d'essayer la honte et les humiliations, il te regardera froidement et te considérera comme la cause de sa déchéance, il ne va plus pouvoir te supporter, il va te haïr, t'abandonner, fuir loin de toi comme l'on fuit son pire ennemi. Réfléchis bien là-dessus, Marcolina. Je te pardonne le mal que tu m'as fait, j'oublie tout, je te demande même pardon de ce que je t'ai fait aujourd'hui, égaré par l'amour que j'éprouve pour toi. Tu restes, Marcolina ?

"Non, répondis-je, et je ne vais pas chercher Augusto . S'il doit arriver des malheurs, il suffit du mien. Je vais trouver ma sœur, et là, je chercherai une maison où l'on m'engagera.'

"Le baron se jeta à mes pieds, me ceintura, étouffé par les sanglots, me dit même, dans son délire, que nous irions en France, et qu'il m'y épouserait. Ces divagations me firent rire et me touchèrent ! Je cédaï, je me laissai presque entraîner dans ses bras jusqu'à ma chambre. Il avait l'air fou de joie, le pauvre homme ! Il m'apporta mes bijoux, enleva de son doigt un gros brillant, une alliance, selon ses termes, et insista pour que je me la passe avec les autres bagues, bien qu'elle pût entourer trois de mes doigts.

Je l'interrompis pour faire un mot :

— C'était un bracelet ! Mis à part les doigts, le baron me semble un bon garçon !

— C'en était un, répliqua Marcolina. C'était un cœur comme il y en a peu. Les menaces, les pistolets, les insultes, la confiscation de mes bijoux et de mes vêtements, tous ces actes, qui paraissent des vilénies, c'était chez lui une façon d'exprimer son excès de jalousie et de passion.

"Je n'ai plus vu la maîtresse, je n'ai plus rencontré personne qui me parlât d'Augusto. Je finis, naturellement, par l'oublier, j'étais bien obligée de l'oublier à Paris et à Londres où le baron m'emmena, sans me laisser une seule heure le loisir de songer à mon passé.

"De Londres, nous sommes passés en Allemagne, et nous nous trouvions à Baden-Baden lorsque le baron, jouissant encore d'une santé robuste, et d'un bonheur qu'il ne cessait de me confier, mourut d'une attaque d'apoplexie, alors qu'il se baignait.

"Je ne veux pas épuiser votre patience en vous contant par le menu ce qui m'est arrivé après la mort de mon tendre ami. Il me suffit de dire que je ne restais en possession que des objets précieux réservés à mon usage, et que

je ne les aurais même pas gardés si un Portugais qui se trouvait à Baden-Baden ne m'avait conseillé de les soustraire aux investigations de la justice. L'épouse du baron revint au Portugal et se fit reconnaître comme l'unique héritière de cette grande fortune.

" Je décidai de rentrer à Lisbonne.

VI

"Mes bijoux devaient valoir quarante mille *cruzados*.

"Avec l'aide du Portugais serviable qui m'avait conseillée, je vendis à Londres les plus belles pièces de mon coffret et en tirai à peu près douze mille *réis*. J'arrivai à Lisbonne où je louai une petite maison dans le quartier de Buenos Aires. Je recherchai ma sœur et la trouvai dans une grande détresse, réduite aux pires expédients. En moins d'une année la malheureuse était descendue jusqu'aux derniers degrés de l'abjection, que d'autres prennent de nombreuses années de libertinage pour descendre, avec des retours de misère et de luxe. Si vous êtes une fois passé dans une de ces rues de la ville haute, où les femmes rivalisent d'obscénités avec les marins ivres, vous avez compris où j'ai trouvé l'aînée des secondes noces de ma mère.

"Et ma mère, où pouvait-elle bien être ? Et mes sœurs, quel sort leur était réservé ?

"J'emmenai la malheureuse avec moi. Je pleurai trois jours en la contemplant ; et elle ne pleurait pas. Je la vêtis aussi décemment que moi ; je l'amenai avec moi promener à la campagne; je lui parlai de tout, sauf de son destin ; elle voulait me raconter sa déchéance, et je trouvais toujours un prétexte pour ne pas l'écouter.

"Au bout de quinze jours, je m'aperçus que ma sœur aimait le vin et buvait beaucoup, qu'elle éclatait d'un rire faux après, qu'elle commençait à rire dès le matin, et qu'elle rentrait pour dîner complètement saoule. Je fis venir le domestique pour l'interroger, et j'appris qu'elle buvait du genièvre, de grandes rasades, à n'importe quelle heure. Je commençai par lui donner des conseils sans la brusquer, puis, les bons procédés s'avérant inutiles, je la repris sévèrement. Le résultat fut qu'elle voulut partir de chez moi et retourner d'où elle venait. Je consentis à ce qu'elle s'enivrât et ne partît pas. Cette concession ne suffit pas. Un jour, elle disparut. Je partis à sa recherche dans tous les endroits où elle risquait traîner, sans pouvoir la trouver. Ce n'est qu'au bout d'un mois, et avec l'aide de la police, que je pus la dénicher... à l'Hôpital S. José.

"Je me rendis à l'hôpital. Je lui parlai, et vis qu'elle était complètement défigurée. Je consultai le médecin de l'infirmerie et appris que ma sœur était sur le point de mourir d'une tuberculose pulmonaire. Je la fis transporter chez moi, parce que je me disais qu'à l'hôpital, la religion ne pourrait lui donner l'espoir d'une vie meilleure, tandis qu'elle agoniserait parmi ses compagnes de misère, qui, rendues frénétiques par la douleur, ne cessaient de vociférer des horreurs et de pester contre Dieu.

"En sortant de l'hôpital, je rencontrai Augusto. Je fus ébranlée comme si je voyais ressuscité un ami mort et presque oublié. Il s'avança vers moi, me salua, et me dit qu'il étudiait la médecine, était en deuxième année, une carrière qu'il avait embrassée, car il avait des parents qui le protégeaient, connaissant les persécutions dont le baron le poursuivait.

"Ma sœur mourut ; elle ne pouvait plus vaincre la mort. Je lui dispensai tous les secours possibles avec les seules forces de mon amitié et de ma

compassion. L'agonie de la malheureuse fut tranquille ; et, si les larmes ont quelque poids en présence de Dieu, il est possible que son enfer n'ait été qu'en ce monde.

VII

"Augusto vint me voir.

"Il me parla du passé, et je lui racontai tout ce qui m'était arrivé depuis sa dernière lettre.

"Je ne lui cachai pas mes biens, qui consistaient en des rentes achetées avec le produit de la vente de mes bijoux. Je répondis amicalement aux réminiscences de son amour. Je lui demandai d'être mon ami, rien que mon ami, et de ne pas vouloir réveiller un sentiment qui avait failli faire de nous deux des malheureux sans abri.

"Je lui demandai de se renseigner sur le sort de ma mère. J'appris que, depuis la mort du baron, elle vendait ses meubles pour subvenir à ses besoins et que bientôt, si l'on pouvait se fier à ses informateurs, elle en userait de ses filles comme de ses meubles. En suivant mes recommandations, Augusto put parler aux petites en l'absence de leur mère, et les convainquit de la quitter pour venir me rejoindre, ce qu'elles s'empresèrent de faire. Je fis en même temps verser une mensualité à ma mère, en étant assurée qu'elle les ferait éduquer et les disposerait à vivre dans la vertu.

"Il semble que par moments vous n'en reveniez pas d'un tel langage dans la bouche d'une femme que vous avez rencontrée hier à onze heures du soir !...

— Tu emploies le mot juste, Marcolina, il y a des moments où je n'en reviens pas. Je t'ai entendue parler de *vertu* je ne sais combien de fois.

— Une fois.

— Une seule ?! Je veux bien ; mais tu as eu des envolées d'éloquence religieuse qui conviendraient fort bien à un ouvrage spirituel.

— Et qu'en concluez-vous ? Que je suis hypocrite ?

— Non ; j'en conclus juste que tu es une femme, un mystère, une énigme, un être absurde, un paradoxe, un composé de lumière céleste, et de flamme infernale, ange et démon, etc. Continue : tant que je ne te verrai pas défaillir à force de parler je ne te rappellerai pas que nous devons dîner aujourd'hui.

— Dînons alors, je n'arrive plus à rassembler mes idées. Ma poitrine éclate de douleur ; j'ai besoin de me reposer, parce qu'il y a six ans que je ne parle pas autant, mon ami. Je suis abasourdie du bien que me fait l'air de la campagne. Je n'ai pas encore toussé depuis que je suis arrivée à Sintra.

— Tu tousses donc ?

— J'ai la toux des phtisiques.

— Tu es phtisique ?

— Il me semble que oui... Ne parlons plus de maladies. Allons dîner sous les arbres, il se peut que je pleure, et vous aussi, M. Silvestre. Heureux ceux qui pleurent ... C'est le seul bonheur que je puis vous donner.

Le dîner était servi.

PARENTHÈSE DE L'ÉDITEUR

Bien des gens penseront que, dans cette partie de ses mémoires, Silvestre da Silva s'accroche aux béquilles littéraires des modernes régénérateurs de femmes déchues. Un reproche injuste ! Marguerite Gauthier est bien plus récente que Marcolina, et portez votre attention, en outre, sur le processus de réhabilitation. Je suis tenté de croire que, loin d'exhiber la fibre pure de son cœur, en demandant que l'on admette sa virginité morale, qui la préserve des passions infâmes et sans frein, Marcolina, trop pudique pour les trahir, cachera ses bons sentiments, et se mettra sur les lèvres un bâillon serré d'une façon atroce, quand le mot "amour" débordera de son cœur généreux. À mon avis, Marcolina donne des leçons de moralité, quand bien des gens pensent qu'elle mendie des larmes, et le pardon des torts qu'elle a faits à la morale publique. Nous verrons.

Quoiqu'il en soit, il n'y a ici ni *dames aux camélias*, ni Armands. Silvestre ne veut être le sujet ni d'un roman, ni d'un drame. Il couche ces choses-là par écrit comme il me les a dites au cours de nos conversations, et moi, à présent, je les propose à l'univers imprimées telles que je les ai trouvées dans ses manuscrits. La morale du conte, c'est à l'univers de se prononcer là-dessus, et aux échetiers.

VIII

Marcolina fit semblant de manger et de s'amuser. Elle voulut montrer de l'esprit pour répondre à mes provocantes facéties, mais elle était trop distinguée dans ses traits, qu'elle se forçait à me lâcher dans son désir d'être de bonne compagnie. Elle ne prit que quelques tasses de café, et ne goûta à aucune boisson spiritueuse. À la quatrième ou à la cinquième tasse, elle fut prise d'un violent accès de toux qui se termina par un gros caillot de sang. Elle sortit de l'abattement qui avait suivi le visage émacié et livide. Elle s'excusa de la gêne provoquée par la maladie, et se déclara prête, si je voulais, à me raconter le reste de sa vie à l'ombre des arbres. Je renonçai à satisfaire ma curiosité, et la dispensai de me parler ce jour-là de choses qui la feraient pleurer et qui me bouleverseraient. Il n'était pas question d'en rester là. Elle accepta mon bras, et nous sortîmes. À l'ombre des premiers arbres, et loin des groupes qui, en la voyant, nous considéraient avec un sourire goguenard ou de pitié pour ma paillardise, Marcolina s'assit, et reprit, en commençant par les paroles qu'elle avait prononcées avant le dîner.

— Heureux ceux qui pleurent... C'est l'unique bonheur que je puis vous donner. Et elle poursuivit, après avoir rappelé le point où l'histoire avait été suspendue :

"Malgré mes instances, peu sincères, Augusto ne cessa de me parler d'amour, mais il le faisait avec un tel respect, que je fusse seule ou avec mes sœurs, qu'il gagna ma gratitude. Le monde imagine mal combien la femme indigne de respect sait être reconnaissante à qui lui a témoigné assez de considération pour manifester autant de respect dans les paroles que dans les gestes !... La malheureuse passe de l'étonnement à la joie de se voir traitée avec délicatesse, quand sa conscience, son bourreau, lui dit qu'elle ne mérite d'inspirer aucun sentiment qui ne soit avilissant ou déshonorable. C'est ainsi qu'Augusto m'a attachée à lui, sans réveiller mon amour d'un autre temps. Je sentais que je ne l'aimais pas, et lui mentais, en voulant récompenser sa générosité chevaleresque. L'indifférence de mon cœur était incompréhensible. Je n'avais connu dans ma vie, que les malheurs que je

vous ai contés. Je n'avais pas dilapidé ma sensibilité : je n'avais aimé que lui et, sans avoir été trompée par la séduction d'aucun homme, je vous dis sincèrement que j'inclinai à les haïr tous. Je crois que j'y ai été poussée par les malheurs de ma défunte sœur. Je crois que ce sont les hommes qui avaient tué tout sentiment de dignité en elle, la réduisant à la hideuse dégradation du corps et de l'âme où je l'ai vue.

"Les conversations d'Augusto tournaient toujours autour du mariage. Je soulevai des objections, feignant la répugnance ; mais, en mon âme, j'entrevois le bonheur d'avoir un mari qui ne me demanderait jamais des comptes sur mon passé. De plus, en méditant sur les habitudes d'Augusto, son mode de vie, son application aux études, le projet qu'il formait de se retirer en province quand il les aurait terminées, je le trouvais plus parfait que je pouvais le mériter ; il me semblait que n'importe quelle jeune fille à la réputation sans tache et avec une bonne dot devrait se féliciter d'avoir un tel mari.

"Je l'épousai.

"Croyez-moi que je n'ai pas eu un mois de satisfaction. Je suis forcée de croire qu'il existe en moi une infortune contagieuse. Augusto changea du tout au tout, s'il n'était pas hypocrite ; ou c'est le démon de mon destin qui entra dans son esprit pour me tourmenter sans trêve ni fin. Je ne puis m'attarder à vous conter le dérèglement de notre vie. Augusto était libertin, dissipateur, joueur et je l'ai souvent même vu ivre. Comment expliquer ce changement, si ce n'est par le besoin de se transformer d'une façon tellement surprenante chez un homme qui devait être mon fléau ?! Mais pourquoi ? En quoi étais-je criminelle pour mériter un tel châtement ? Quel mal avais-je fait à Dieu ou à la société ? Ce n'est pas à cause de moi que le baron a abandonné sa femme puisqu'il l'avait déjà quittée avant de m'amener chez lui. J'ai été bonne avec ma mère et mes sœurs. J'imagine à présent que mon crime consistait à avoir tiré quelques milliers de *réis* des bijoux qui m'avaient été donnés, et que j'ai soustraits aux droits légitimes de l'héritière. Mais mon déshonneur et la répulsion des personnes vertueuses ne méritaient-ils pas quelque compensation ?

"Ce devaient être les bijoux, ce devaient eux, mon ami... Il est certain que mon mari a tout dissipé en deux ans, tout. Les rentes, il les a vendues ; le reste des bracelets, des bagues, des chaînes, des montres, qu'il me donnât des raisons ou pas, en ayant recours à la violence ou à la tendresse, il les a emportés de chez moi. Il me restait les meubles lorsque, après avoir attendu Augusto trois jours, je reçus une lettre de lui, où il me disait adieu pour toujours. Je ne sais s'il a quitté la Pays, s'il s'est tué. Il y a trois ans que je ne l'ai pas vu, et que ses condisciples n'ont pas eu de nouvelles de lui.

"Je me suis retrouvée avec mes trois sœurs et ma mère qui vivait chez elle avec la mensualité que je lui avais versée jusqu'à la fin, même s'il fallait rogner sur la nécessité de se nourrir et de se vêtir décentement. Je fis venir mes sœurs, qui étaient déjà femmes, et leur dis qu'il ne nous restait plus qu'à mourir toutes les quatre. Elles furent épouvantées en m'entendant. Je leur dis que la mort était simple et rapide, si nous allumions deux réchauds dans une chambre, et fermions portes et fenêtres. Elles se jetèrent sur moi en pleurant. Je ne voulais pas mourir.

"Je vendis le linge et les meubles. Il était déjà proche, le jour de la faim irrémédiable, quand je fus invitée à rencontrer à une certaine adresse un homme qui désirait me tirer de la misère. La femme chargée de cette commission tenait un infâme établissement public. Si j'y suis allée ?... J'y suis allée, mon ami, parce que mes sœurs avaient vendu leurs chemises la

veille, et que ma mère était déjà venue trois fois me demander l'aumône à ma porte, avec un air de raillerie qui me dilacérait. À peine reconnu-je la maison où je me trouvais, je voulus fuir. Mais j'en fus empêchée par l'homme qui m'avait fait venir. C'était un ami du baron.

"Je revins chez moi avec une pièce d'or et je cachai à mes sœurs l'ignoble origine de cet argent. J'inventai une histoire, je fis l'éloge d'un généreux bienfaiteur, et mes sœurs, levant leurs mains vers Dieu, lui demandèrent de veiller sur sa santé. Alors, J'éclatai de rire... un rire atroce !... je crois que je ris de la Providence... et, à vrai dire, je ne sais pas bien de quoi j'ai ri.

Marcolina se tut, empêchée par la toux et un vomissement de sang. Je lui soutins le front entre mes mains, j'attendis qu'elle se calmât et lui dis :

— Et tes larmes ?... Tu m'as dit que tu avais pleuré, malheureuse ! ...

— Vous ne voyez donc pas mes larmes dans mon sang ? dit-elle en souriant... Mes yeux n'en ont plus.

— Je ne veux rien entendre de plus, répliquai-je.

— Il n'y a rien à entendre de plus... À part...

— La durée de cette disgrâce, avec un seul moyen d'y remédier...

— En effet...

— Que faisais-tu hier au Cais do Sodrê ?

— Je demandais à mon démon le courage de me tuer ; mais je vis mes sœurs, ou c'est le démon qui me les montrait, pour que mon enfer ne connût aucun terme.

— En voilà assez. Ce soir, nous partirons pour Lisbonne. Tu laisses entre mes mains ton destin et celui de tes sœurs ? lui dis-je, sans mesurer la charge que je m'imposais, réfléchissant à peine aux sommes dont je pouvais disposer.

Marcolina sourit et dit :

— Quelle âme généreuse que la vôtre ! Vous ne savez pas dans quel monde vous vivez ! ...

*

IX

Quelques jours après mon retour de Sintra, les trois sœurs de Marcolina entrèrent dans un refuge, en tant que membres de ma famille.

Marcolina partit avec moi de Lisbonne et s'installa dans ma maison en province. Ma mère était déjà morte. Mes voisins furent scandalisés de me voir en concubinage, le curé de ma paroisse cessa de me rendre visite, l'apothicaire défendit à ses filles de me parler, et l'officier civil recommanda à sa femme de ne pas lier de relations avec la Lisboète qui portait le péché sur son visage.

Mon village est perché sur un rocher, triste et laid. Marcolina aimait les rochers et les ombres des bois, s'agenouillait au pied des croix qu'elle rencontrait sur les sentiers qu'elle parcourait toute seule, se courbait jusqu'au ras du sol pour boire aux fontaines, à fleur de terre, où l'eau bouillonnait. Ses joues reprirent des couleurs et sa toux s'arrêta pour un temps. Elle gravissait déjà avec moi les sommets des montagnes quand je chassais, portait en bandoulière notre collation dans une sacoche en laine, et là, dans ces vallons où les arbousiers et les noisetiers sortaient de terre

avec leurs fruits, il fallait voir le plaisir qu'elle prenait à manger, comme moi, les grossiers en-cas que nous emportions.

L'automne commença, et tout de suite je notai l'affaiblissement et l'abattement de Marcolina. Il semblait que sa décomposition devenait visible, comme si les vers la rongeaient déjà juste sous l'épiderme. Je voulus retourner avec elle à Lisbonne ; mais je la trouvai bien décidée à ne pas quitter le village. Elle me disait d'aller m'amuser et de l'y laisser finir ses jours.

Il ne lui restait plus que peu de temps à vivre, quand la plus âgée de ses sœurs lui écrivit pour lui raconter que son père était revenu riche d'Afrique, et avait fait publier des annonces dans les journaux, pour obtenir des renseignements sur sa femme et ses filles. Elle disait aussi qu'il s'était rendu au refuge et avait pleuré de joie en les voyant ; mais qu'il était devenu furieux aussitôt après quand elles lui parlèrent de leur mère. Elle ajoutait qu'après avoir appris qu'il devait à sa belle-fille l'asile trouvé par ses sœurs, il brûlait de la voir, et lui demandait de revenir immédiatement à Lisbonne.

Cette lettre entraîna une joie délirante chez Marcolina. Elle essaya de reprendre des forces pour le voyage, non tant afin de témoigner du bonheur de ses sœurs, que pour demander à son beau-père de ne pas laisser sa femme sans ressources. Cette lueur d'espoir fut brusquement éteinte, alors que nous préparions notre départ. J'étais allé, une après-midi, acheter à la ville la plus proche des équipements pour le voyage, et quand je revins, Marcolina en était aux dernières affres. Elle entra dans une vertigineuse agitation quand elle me vit, elle s'emporta contre la froideur de mon cœur, et murmura :

— Maintenant... et seulement maintenant, je me sens capable de te dire que je t'ai aimé... Je t'abandonne à l'éternel souvenir de la malheureuse qui ne se juge digne de toi qu'à l'heure de sa mort.

Elle mourut.

Je ne puis préciser ce que je ressentis à ce moment. Une grande partie de mon être était morte. Je sentis un vide ; c'était dans ma poitrine que je le sentais. Ce devait être mon cœur, ce qu'on appelle ordinairement le cœur, qui était mort.

Est-il donc certain que j'ai aimé cette femme ?

Ô mon Dieu, ô ma conscience ! Vous voyez bien avec quel orgueil et quels regrets je dis que, oui, je l'ai aimée.

Je l'ai aimée parce qu'elle était plus pure, plus vierge, et plus sainte que l'autre, respectée dans le monde, et parce que, dans ma haine de la société qui la méprisait, je ne puis la venger qu'en l'aimant, et par d'éternels regrets.

